

---

## «Un indéfinissable regret». Lionello Sozzi et les ailes de l'âme

Rosanna Gorris Camos

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2361>

DOI : [10.4000/studifrancesi.2361](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2361)

ISSN : 2421-5856

### Éditeur

Rosenberg & Sellier

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 24-53

ISSN : 0039-2944

### Référence électronique

Rosanna Gorris Camos, « «Un indéfinissable regret». Lionello Sozzi et les ailes de l'âme », *Studi Francesi* [En ligne], 178 (LX | I) | 2016, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 18 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/2361> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.2361>

---



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

«Un indéfinissable regret».  
*Lionello Sozzi et les ailes de l'âme*

*Pour Lionello*

*Abstract*

This contribution is a tribute in memory of Lionello Sozzi. The A. highlights the European dimension and dramatic-moral tension implied in his critical works, particularly in his writings on Humanism, then goes beyond the *dignitas* concept to illustrate some moments of Jacques Grévin's activity – writer, doctor and Protestant. Thus, the core of this essay is a deeper insight into Grévin's works (from the *Gélodacrye* to the treaties and scientific translations, such as the works about Ochino, Wier, Nicandro, to the lesser-known texts dedicated to the great ladies, Chants, Pastorales and Tombeaux). The study of the sources, based on meticulous archival researches, leads Rosanna Gorris Camos to, first of all, analyse a matter dear to Lionello Sozzi and which can also be connected to the consciousness of Grévin's contemporaries (Marot, Dolet, du Bellay): i.e., the exile matter, where the *dignitas* is transposed into *miseria hominis*. As the A. shows, the case of Grévin, with his exile in Elizabeth I's England and in Margaret of France's Savoy, crystallizes fears and anxieties concerning humankind at the time: the risk is to no longer distinguish «entre le vrai et le faux, mais aussi entre la vraie sagesse et la fausse sagesse, car la sagesse humaine n'est que vanité».

«Que songes-tu mon âme emprisonnée?»

Deux dimensions frappent le lecteur dans l'immense œuvre critique de Lionello Sozzi, foisonnante d'ailleurs, dans les dernières années de son existence:

– la dimension européenne de ses études qui évoque l'ampleur de ses connaissances, mais aussi un choix intellectuel précis qu'il a su donner à la Fondation Sapegno qu'il a longtemps présidée, après avoir été membre du comité scientifique. Une dimension qui brise les frontières disciplinaires, ce qui était typique de sa démarche critique et qui connote amplement l'une de ses dernières et plus vastes entreprises à côté de la magnifique traduction de Rabelais pour Bompiani<sup>1</sup>, sa *Storia europea della letteratura francese*, publiée chez Einaudi:

Studiare, quindi, la cultura e la letteratura francese senza far richiamo alle sue premesse europee ... significa non intenderne le premesse e, quindi, la vera natura, non riuscire a legare gli esiti anche esteticamente più validi ad antecedenti che certo non li determinano ma spesso ne costituiscono una componente essenziale<sup>2</sup>.

– la tension dramatique et morale qui sous-tend tous ses travaux sur l'humanisme, mais aussi les essais qu'il a écrits, depuis 2001, comme *Vivere nel presente. Un aspetto della visione del tempo nella cultura occidentale* où la recherche du bonheur dans le présent, «in frazioni di tempo come in isole»<sup>3</sup>, échoue souvent sur les plages de la souffrance.

(1) RABELAIS, *Gargantua e Pantagruale*, a cura di L. Sozzi, Milano, Bompiani, 2012.

(2) *Storia europea della letteratura francese*, Torino, Einaudi, 2013, I, p. ix.

(3) L. SOZZI, *Vivere nel presente. Un aspetto della visione del tempo nella cultura occidentale*, Bologna, il Mulino, 2004, p. 9.

france, de ce “male di vivere” qui semble toutefois donner un nouvel élan à l’homme, encourager son désir d’infini, cette hantise du ciel qui connote profondément les travaux de Lionello. Ecoutons-le:

Vivere nel presente è assaporare, diceva Rousseau, il sentimento dell’esistenza, è esistere in armonia con le cose, scoprirsi dirà Ungaretti, una dolce fibra dell’universo. Ma accanto al presente dei momenti privilegiati, estatici, divinamente contemplativi, c’è il presente della sofferenza, dell’assenza, del male fisico, del male di vivere, e c’è il presente opaco ed inerte, il presente dell’insignificanza o il presente sprecato in futilità, la povera vacuità degli spazi temporali che grigiamente s’impaludano. Chi accetta tale grigiore mai risale a pensieri d’eterno né a desideri e struggimenti sempre in qualche modo sollecitati da ricordi di passato, da prospettive di futuro<sup>4</sup>.

«Mai risale», voilà son plus “ardent désir”, “risalire”, remonter cette pente escarpée qui sépare «la grigia palude e l’azzurro». Le gris et l’azur sont les deux pôles éternels et immuables que l’on retrouve dans les pages les plus frappantes et savantes de Lionello lorsqu’il reparcourt, avec finesse et érudition, la trajectoire de la *dignitas*, son voyage et ses métamorphoses de l’Antiquité à la Renaissance française, mais aussi jusqu’à nos jours, sans toutefois oublier la réalité, ce qu’il définit justement le «vivre nel presente». Ce qui signifie pour lui «ritrovare, al di là delle cose, su di un’onda più lunga, perché no nei bagliori di un tramonto o nella magia di un sorriso, gli archetipi incontaminati, i modelli mai corrosi, i luoghi intatti della permanenza»<sup>5</sup>. Il n’y a pas de contradiction, pour lui, entre le présent de l’action et le présent de la contemplation qu’il arrive à conjuguer et qui trouvent dans ses réflexions une dimension complémentaire. *L’arrière-boutique*, son lieu d’élection, n’est pas se rendre, se réfugier dans la nuit du silence, mais c’est la possibilité de remonter à l’idée, à cette étincelle qu’il recherche dans les hommes, mais surtout dans les livres. D’un côté donc cette hantise de l’infini qu’il cherche incessamment, de l’autre cet «indéfinissable regret» qu’il lit, comme dans un miroir, dans le regard du “busto platonico”, attribué à Donatello et conservé dans le Musée du Bargello<sup>6</sup>.

La retraite dans la “forteresse de l’âme”, sujet de l’un de ses plus beaux livres récents, *Gli spazi dell’anima. Immagini d’interiorità nella cultura occidentale*<sup>7</sup>, où l’âme, qui est souffle, *ruach*, dans un parcours labyrinthique, devient bateau, nef, arbre, feuille, fleur, eau, feu, est la condition essentielle pour s’élever au niveau de la *sapientia*. Le concept de *dignitas* qu’il a étudié, sondé dans une constellation de travaux réunis dans *Rome n’est plus Rome* ou publié dans les Actes de colloque comme le Colloque *L’Italia letteraria e l’Europa*<sup>8</sup>, n’est pas pour lui un simple sujet de recherches, mais il est à la base de son œuvre, et aussi de sa parabole existentielle, de son être. Son étude inoubliable de 1987, dont le titre est *De hominis dignitate* s’achève sur ces mots où il condense son parcours de savant:

*Ultra procedere, anhelare ad summa, cuncta perlustrando attingere, continue ascendere ultra finitum, e poi passer outre, plus haut tendre, e ancora: ardent désir, incroyable désir, désir insatiable*: queste le formule in cui secondo i nostri autori è racchiusa l’essenza stessa dell’umana dignità. ... Qui tocchiamo, forse, il vertice più alto di una riflessione umanistica che esalta, come componenti della *dignitas*, non dati acquisiti né scontati e improbabili privilegi, ma piuttosto l’inquieta ambizione di esplorare spazi sempre più inaccessibili, il desiderio di

(4) *Ibid.*, p. 10.

(5) *Ibid.*, p. 12.

(6) L. SOZZI, *Un désir ardent in Rome n’est plus Rome. La polémique anti-italienne et autres essais sur la Renaissance, suivis de La dignité de l’homme*, Paris, Champion, 2002, p. 423 et déjà in *Études sur la “dignité de l’homme” à la Renaissance*, Torino, Il Segnalibro, 1997, p. 89.

(7) L. SOZZI, *Gli spazi dell’anima. Immagini d’interiorità nella cultura occidentale*, Torino, Bollati Boringhieri, 2011.

(8) *Dal Rinascimento all’Illuminismo*, Atti del Convegno *L’Italia letteraria e l’Europa* (Aosta, 7-9 novembre 2001), a cura di N. Borsellino e B. Germano, Roma, Salerno, 2003.

possessi sempre più alti, sempre in vista, di uno slancio contemplativo che si traduca in azione, e pur della piena disincantata consapevolezza dell'approdo impossibile, di una sete che mai sarà saziata, di una quiete irraggiungibile, nella certezza che, avrebbe detto Jacopone, «questa traccia | non è mai finita»<sup>9</sup>.

Un savoir inquiet, une dimension inquiète, une *curiositas* inquiète hantent ses pages et accompagnent une “mitezza” dont il fait l'éloge à plusieurs reprises; “mitezza” qui n'est pas faiblesse, mais qui est défense, défense d'une dignité, retraite afin que l'âme reste, comme pour Marsilio Ficino, “libera et inquieta”. Son article sur le célèbre sonnet 113 de l'*Olive*, *Le ali dell'anima. A proposito di un sonetto di du Bellay*<sup>10</sup>, un texte qui nous a toujours frappée depuis notre jeunesse, est une *lectio* de méthode d'interprétation du texte où, après tant d'interprétations divergentes, voire opposées<sup>11</sup>, il ramène l'attention au texte, aux paroles du poète de l'exil sur cette terre et à la tension dramatique de ses vers, rythmés par l'anaphore. «Nessuna volontà di dissacrazione affirme Lionello, mais «indubbia dignità, di intensa allusività e di alta tensione spirituale»<sup>12</sup>; le critique saisit, grâce à son extraordinaire connaissance des sources néoplatoniciennes (notamment de Pic, où il retrouve la source des ailes bien “empanées” – *alis bene plumantibus* que notre Guy Le Fèvre traduira en 1578: «et ses disciples s'enquerrans à luy par quel moyen ils pourroient acquérir des ames volantes avec ailes bien empenées»<sup>13</sup> et hermétiques (*Corpus Hermeticum*, XXIII<sup>e</sup> fragment, cité par Stobée)<sup>14</sup>, le sens le plus profond, la complexité de ce sonnet de l'âme ou de la pensée qui est marqué par une “lacerazione” et une tension profondes et dans lequel le “desiderium patriae” est aussi indéniablement, surtout dans le bouquet final où l'olivier entresse ses bras pour devenir croix<sup>15</sup>, une intense nostalgie «della patria eterna la cui pallida immagine affiora sulla scena della memoria»<sup>16</sup>. Il souligne donc que le sonnet «va interpretato... non come serena tensione ascensionale, ma come contrastata nostalgia di una patria da cui il mondo ci allontana»<sup>17</sup>. Ces pages révèlent, non seulement une démarche critique exemplaire qui met brillamment en lumière la “filière” spirituelle de du Bellay (Pic *via Briçonnet*)<sup>18</sup>, mais aussi une pensée profonde, cette hantise de la pureté, du ciel qui marque son œuvre, ce dédoublement de “l'io che scrive” et qui lui fait écrire: «forse l'intuizione creativa più felice del sonetto è nello sdoppiamento dell'io che scrive, è nel distacco con cui l'io dialoga con la propria anima: dissociazione appunto emblematica, che si richiama al duplice movimento del cocchio alato, alla sbilanciata “instabilità” dell'auriga di cui parla Platone»<sup>19</sup>.

(9) *Ibid.*, pp. 160-161.

(10) L. SOZZI, *Le ali dell'anima. A proposito di un sonetto di du Bellay*, in *Lettura e ricezione del testo*, a cura di W. Bianco, Lecce, Adriatica Editrice Salentina, 1985, pp. 487-500.

(11) Voir les lectures de L. SPITZER, *The Poetic Treatment of a Platonic Christian Theme*, «Comparative Literature», 6, 1954, pp. 193-217 et R. JAKOBSON, «*Si nostre vie*». *Observations sur la composition & structure de mots dans un sonnet de Joachim Du Bellay*, in *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973, pp. 319-355.

(12) L. SOZZI, *Le ali dell'anima. A proposito di un sonetto di du Bellay* cit., p. 497.

(13) *Ibid.*, p. 493. Pour la traduction de Guy Le Fèvre, voir *De la religion chrestienne par Marsile Ficin, Philosophe, Medecin & Theologien tres-excellent: oeuvre tres docte & fort necessaire pour la radresse de plusieurs devoyez, & confirmation des fideles Chrestiens & bons Catholiques. Avec la*

*Harangue de la dignité de l'homme, Par Jean Picus Comte de la Concorde & de la Mirandole. Le tout traduit de Latin en François par Guy Le Fevre de la Boderie, Secetaire de Monseigneur fils de France, frere unique du Roy, & son Interprete aux langues Peregrines*, Paris, Gilles Beis, 1578, f. 404.

(14) L. SOZZI, *Le ali dell'anima. A proposito di un sonetto di du Bellay* cit., p. 489.

(15) Voir nos travaux sur *L'Olive* et notamment *Le ali del pensiero: échos, résonances et intertextes dans “L'Olive” de du Bellay*, «Italiq. Poésie italienne de la Renaissance», XV, Fondation Barbier-Mueller, Genève, Droz, 2012, pp. 73-136.

(16) L. SOZZI, *Le ali dell'anima. A proposito di un sonetto di du Bellay* cit., p. 488.

(17) *Ibid.*, p. 488.

(18) *Ibid.*, p. 496.

(19) Il renvoie au *Phèdre*, 247b et 248 a et b et au *Phédon*, 81d et e. Cf. L. SOZZI, *Le ali dell'anima. A proposito di un sonetto di du Bellay* cit., p. 489.

«Le ali impalpabili sono quelle che volan più lontane»

Mais si Lionello dans ses travaux sur la *dignitas* ne cesse de mettre en évidence une «dignité qui s’acquiert en évitant tout repos, en prenant *solicitude*, en suivant les penchants de l’esprit vers une *effrénée estude*, en satisfaisant son ardeur, son désir de voir et de connaître»<sup>20</sup>, une “vertu active” qui connote les écrivains de la Renaissance française – je renvoie ici à la belle étude de Romain Descendre qui vient de paraître dans *Ai confini della letteratura*<sup>21</sup> – “le haut regard de l’homme”, il sait aussi évoquer la crise de ses “connotations optimistes”, des sereines certitudes de l’humanisme naissant, les textes où, dit-il, «le thème est réabsorbé et capturé dans les filets ... de la *miseria hominis*»<sup>22</sup>.

Si «l’homme est né au ciel, le ciel est son pays, et son air» (du Plessis-Mornay), l’homme n’est plus au sommet d’une hiérarchie, sa capacité d’atteindre le divin est douteuse, les auteurs français s’écartent d’une façon significative d’un lieu commun littéraire, la tension devient déchirante. Lionello sait aussi sonder le côté obscur de la *dignitas*, cette *miseria hominis* qui est son contraire, mais qui est pour lui inséparable, de l’étincelle.

C’est ainsi qu’il semble trouver dans le grand humaniste français, Etienne Dolet, celui que Francesco Orlando aurait défini «l’altro che è in noi»<sup>23</sup>, une figure paradigmatique de cette condition humaine. Dolet, qui traduit l’*Axiochus*, dialogue apocryphe de Platon «qui est des misères de la vie humaine et de l’immortalité de l’âme»<sup>24</sup>, a connu les tourments et les tensions que cause tout engagement intellectuel: «tout *sapiens* ... est *infelix*, car son esprit est tourné vers l’avenir, dans l’effort surhumain de créer, d’alimenter des espoirs constructifs»<sup>25</sup>. L’humaniste, dit-il, a connu le *carcer squalidus* d’une existence malheureuse, le désir brûlant de trouver le repos dans la mort (*expetendam esse mortem*), la lucidité, l’*egestas*, l’indigence qui empêche le libre jeu des facultés intellectuelles, l’élévation de l’esprit. Dolet, exilé au Piémont en 1544<sup>26</sup>, où il écrit son *Second Enfer*, étudié par Frank Lestringant dans son rapport avec celui de son ami maître Clément<sup>27</sup>, est obsédé par ce thème de la dégradation temporelle et historique, mais il est aussi hanté par l’idée d’effort de constance, de *labor*, d’engagement total en vue d’assurer l’acquisition de l’éternel, *mortem vincere*. La mort n’y mord.

L’exil et la prison sont d’ailleurs deux des espaces de l’âme que Lionello a visités dans son voyage à la recherche des espaces et des avatars infinis de l’âme humaine. Il ouvre sa descente dans ces espaces clos, mais extraordinairement ouverts par les mots de Senancour:

on végète dans un lieu d’exil; et, du sein des dégoûts, on fixe dans sa patrie imaginaire ce cœur chargé d’ennuis. Tout ce qui l’occupe ici, tout ce qui l’arrête n’est plus qu’une chaîne avilissante:

(20) L. SOZZI, *Rome n’est plus Rome. La polémique anti-italienne et autres essais sur la Renaissance, suivis de La dignité de l’homme* cit., p. 350.

(21) R. DESCENDRE, *Usages de l’argument empirique au début du XVI<sup>e</sup> siècle: “l’expérience” aux confins de la littérature*, in *Ai confini della letteratura*, Atti della Giornata di studi in onore di Mario Pozzi, Morgex, 4 maggio 2012, a cura di R. Gorris, J.-L. Fournel, E. Mattioda, Fondazione Natalino Sapegno, «Saggi e ricerche» 3, Torino, Aragno, 2015, pp. 123-136.

(22) L. SOZZI, *Rome n’est plus Rome* cit., p. 359.

(23) F. ORLANDO, *L’altro che è in noi. Arte e nazionalità*, Fondazione Sapegno, Torino, Bollati Borinighieri, 1997.

(24) *Du mespris et contemnement de la mort* in *Le*

*second Enfer de Dolet*, Lyon, Dolet, 1544 mais, en réalité, Troyes, par maître Nicole Paris, 1544 (BnF, Rés. Ye 1572). Cfr. L. SOZZI, *Rome n’est plus Rome* cit., p. 411 s.

(25) L. SOZZI, *Rome n’est plus Rome* cit., p. 411.

(26) Cf. R. GORRIS CAMOS, “*Le lys et l’épée*”: *Muse francesi tra Ferrara e Torino all’epoca di Francesco I*, in *Francesco I e l’Italia. Scambi, influenze, diffidenze fra Medioevo e Rinascimento*, Atti del Convegno di Bologna, 18-20 novembre 2015 (sous presse).

(27) F. LESTRINGANT, *D’un Enfer à l’autre: Clément Marot et Étienne Dolet*, in *Études sur Étienne Dolet, le théâtre du XVI<sup>e</sup> siècle, le Forez, le lyonnais et l’histoire du livre*, Genève, Droz, 1993, pp. 121-135.

on rirait de pitié, si l'on n'était accablé de douleurs. Et lorsque l'imagination reportée vers ces lieux meilleurs, compare un monde raisonnable au monde où tout fatigue et tout ennuie, l'on ne sait plus si cette grande conception n'est qu'une idée heureuse et qui peut distraire des choses réelles, ou si la vie sociale n'est pas elle-même une longue distraction. (lettre XXX)

Mais si l'exil est «scoperta di verità, occasione per una sorta di racconto, per un'analisi di se stessi»<sup>28</sup>, «acquisizione ed esempio», la rencontre de personnes, de maîtres secrets «de qui tant on apprend»<sup>29</sup>, Sozzi n'oublie pas que «la parola latina che allude all'esilio (*ex solum*)» ce mot «ha una connotazione penosa, dogliosa... *exsul* e *exilium* alludono ad uno sradicamento, ad un'estirpazione dal proprio spazio, dal proprio terreno»<sup>30</sup>. Il est, comme le prédit Cacciaguinda (*Par.* I, 17, 55-57) abandon: «Tu lascerai ogni cosa diletta | più caramente a questo e a quello strale | che l'arco de lo essilio pria saetta».

Marot, Dolet, Grévin, poètes de l'exil et de la nuit profonde (*tristissima noctis imago*, écrit Ovide) ont connu ce double visage de l'éloignement de la France, la solitude profonde (*solus eris*), la détresse que Jacques Grévin orchestre dans son magnifique et peu connu *Adieu à la France*<sup>31</sup> et dans ses sonnets anglais et romains et Marot dans ses épîtres ferraraïses et savoyardes. Cependant ils l'ont vécu en tant que «frères en vérité», Justes persécutés, comme un signe d'élection. «Il tormento dell'esule», écrit Lionello qui cite les Psaumes et les lettres de Paul, est «una prova, un segno, un sicuro indizio, [che] non può non alimentare il coraggio, la sua buona volontà»<sup>32</sup>. «Paolo dà al suo testo la risonanza angosciata di un esilio come privazione e sorgente di sofferenza e quella quasi radiosa di esilio come promessa e gioiosa certezza»<sup>33</sup>. L'exil, comme pour Cicéron (*Tusculanae disputationes*) et Sénèque, est aussi «exil volontaire», l'abandon d'un milieu où la liberté n'existe plus (cf. le sonnet I, v. 1 où Grévin regrette la liberté perdue), où règnent les Néron. «L'esilio, infatti, non spegne la poesia ma al contrario ne è il più autentico alimento, la più vera sorgente; l'occasione che fa affiorare sulle labbra del poeta esule un discorso nuovo, che gli fa proclamare cose mai dette da alcuno, se è vero che la poesia è ritorno alle sorgenti, recupero degli spazi dell'anima, ritorno, cioè a quegli intimi luoghi che hanno ai nostri occhi l'incanto della dimora più vera»<sup>34</sup>.

(28) L. SOZZI, *Gli spazi dell'anima. Immagini d'interiorità nella cultura occidentale* cit., p. 63.

(29) Marot rencontre à Ferrare Celio Calcagnini, «le docte Coelius de qui tant on aprent», qui lui offre des poèmes latins pour charmer la mélancolie qui le hante, mais qui sera très important pour Rabelais aussi ainsi que Romain Menini l'a récemment démontré aux Colloques de Turin et de Vérone dans ses travaux sur l'intertexte de Rabelais. Au grand savant ferrarais Rabelais doit cette idée du *livre-monde*, un livre-monde aux connotations évangéliques, mais aussi roman, ouvrage scientifique, hermétique. Voir aussi M. A. SCREECH, *Clément Marot and the Face in the Gospel*, in *Pre-Pléiade-Poetry*, ed. J. C. Nash, Lexington, French Forum, 1985 et S. CHIPELLINI, *Contributo per la storia degli insegnamenti umanistici dello studio ferrarese (XIV-XVII secolo)*, in *La Rinascita del sapere, libri e maestri dello studio ferrarese*, a cura di P. Castelli, Venezia, Marsilio, 1991, p. 222 et *D.B.I.*, s.v.. Rome est pour Du Bellay l'occasion de rencontrer des poètes contemporains dont il s'inspire dans son œuvre latine et française. Voir U. TUCKER, *The Poet's Odyssey: Joachim Du Bellay and the "Antiquitez de Rome"*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

(30) L. SOZZI, *Gli spazi dell'anima. Immagini d'interiorità nella cultura occidentale* cit., p. 75.

(31) Cf. *Lettres et remontrances au Roy, par feu... Louys de Bourbon, Prince de Condé... Avec plusieurs Epitaphes*, s.l., s.d., BnF, *Lb*<sup>33</sup> 238. Dans la première partie, contenant les *Lettres et remontrances au Roy* du Prince de Condé, les attaques au Cardinal de Guise sont très nombreuses: f. 7 «Cardinal de Lorraine plein de cruauté et tous les siens»; p. 8 «Cardinal de Lorraine pretendant au royaume de France»; f. 12 «Cardinal de Lorraine calomniateur et les siens»; f. 48 «Entreprise malheureuse du Cardinal et des siens contre plusieurs grands seigneurs de France», alors que l'on souligne, p. 4, le «Bon naturel du roy et la priere qu'il fit à la Roynne pour quitter la guerre». Suivent des lettres de la reine Jeanne de Navarre parmi lesquelles une lettre A LA ROYNE D'ANGLETERRE, f. 100, dans laquelle Jeanne d'Albret fait l'éloge de la reine, «l'une des Roynes nourrisseries de son Eglise». Elle attaque aussi le Cardinal de Guise et sa «barbare tyrannie» (f. 101); «la grande bonté de nostre roi» (f. 102) et évoque l'arrivée de Condé et de sa femme enceinte et ses enfants chez elle: «piteuse histoire» (f. 103), lettre de la Rochelle, datée du 15 octobre 1568.

(32) L. SOZZI, *Gli spazi dell'anima* cit., pp. 81-82.

(33) *Ibid.*, p. 82.

(34) *Ibid.*, p. 83.

Et si pour Marot les magnifiques épîtres et poèmes ferrarais que nous avons étudiés ailleurs en sont un témoignage frappant<sup>35</sup>, de même pour Grévin l'exil n'est pas seulement la nuit profonde, mais il est source de poésie, le terrain où s'exerce une inquiétude perpétuelle liée à la *curiositas* qui inspire le désir de s'élever jusqu'aux niveaux les plus hauts d'une fervente vie intellectuelle. Un désir qui accompagne le tourment continu, l'élan brisé par la fatigue et le désespoir dans la poussière des routes et contre les vagues de la mer en tempête. En effet, contrairement à ce que l'on a affirmé et écrit, Grévin n'abandonne jamais sa Muse. Il sera en France et ailleurs, de Londres à Turin, toujours à la recherche d'une "Muse parfaite", alliant la science et la poésie, alors que, ainsi qu'il le dit dans son *Elegie sur la misere des hommes*, «le povre poete n'a rien parfait qu'une peine parfaite» (vv. 9-10 et vv. 143-144). Lui, comme du Bellay, est victime de l'envie et d'un sort parallèle, et son "amy singulier", Florent Chrestien, l'affirme dans son *Epistre de Florent Chrestien à Jaques Grévin, medecin, son amy singulier*:

Voy ce grand nourrisson des Nymphes Angevines,  
L'excellent du Bellay, homme presque divin,  
Premier poete en France, a-t-il pas, mon Grévin,  
Haussé son los parmi la rose et les espines?  
Ainsi toy qui suit son excellence,  
Et qui es à bon droit des gens de bien aymé,  
Ne t'esmerveille point si ton nom estimé,  
Est ores abbayé par la sottte Ignorance<sup>36</sup>.

«Je vay, je vien, je cours, et partout je tracasse»



Jeune, inquiet et inquiétant pour son savoir immense, par sa précocité qui avait séduit le maître, Grévin avait tout pour plaire à Marguerite de France, duchesse de

(35) R. GORRIS, "Un francese nominato Clemente": Marot à Ferrare, in *Clément Marot, "Prince des Poètes français"*, 1496-1996, Actes du Colloque de Cahors, 21-25 mai 1996, réunis par G. Defaux et M. Simonin, Paris, Champion, 1997, pp. 339-364 et EAD., "Le lys et l'épée": *Muse francesi tra Ferrara e Torino all'epoca di Francesco I* cit.

(36) *Epistre de Florent Chrestien à Jaques Grévin, medecin, son amy singulier*, in *Le second discours de Jaques Grévin, docteur en medecine à Paris, sur les vertus et facultez de l'Antimoine, auquel il est traicté de la nature des Mineraux, venins, pestes, et de plusieurs autres questions naturelles et medicinales, pour la confirmation de l'advis des Medecins de Paris, et pour servir d'Apologie contre ce qu'a escrit M. Loïs de*

*Launay, Empirique*, A Paris, chez Jacques du Puys, Libraire Juré, demeurant en la Rue S. Jean de Latran, à l'enseigne de la Samaritaine, 1567 (Mazarine 29071 et Mazarine 29905). Chrestien non seulement compare Grévin à Du Bellay, mais il attaque Rivaudeau qui a «meslé sa blanche poésie | avecques la noirceur de ces béans corbeaux» en écrivant des vers pour Launay. Le paratexte de ce traité est une véritable défense et illustration de la poésie scientifique et des médecins-poètes. Voir aussi l'*Ode Florentis Christiani Aurelii Ode in Iacobum Grevinum Claromontanum Bellovacum* in *Le Theatre de Jacques Grevin de Cler-Mont en Beauvaisis, ensemble la seconde partie de l'Olimpe et de la Gelodacrye*, Paris, Vincent Sertenas et Guillaume Barbé, 1561, ff. 220-222.

Savoie, «Muse et sereine» de du Bellay: ses idées réformées, son savoir poétique et scientifique, son goût pour les emblèmes ne pouvaient laisser indifférente la duchesse qui l'accueillit, en automne 1567, dans sa cour-abri turinoise jusqu'à sa mort, à 32 ans. Comme Calvin à Ferrare, caché comme un Silène, bien probablement sous une fausse identité (ce qui pourrait expliquer l'absence de son nom dans les archives turinoises et surtout dans les *Nunziature*, toujours si attentives à dénicher les hommes et les femmes de la cour de Madame qui vivaient «lutheranement»), Grévin trouve pourtant à Turin un havre de paix où passer les dernières années de son existence. Une existence inquiète, marquée par le succès fulgurant, mais aussi par la douleur de l'exil, un exil qui hante ses vers anglais et romains, mais aussi d'autres ouvrages publiés ou manuscrits qui émaillent, signés par ses initiales IG ou IGC, les recueils protestants genevois, mais aussi les albums poétiques issus de la Cour de Savoie (dont certains sont conservés à Harvard) et d'autres ouvrages, publiés sous des pseudonymes, mais qui révèlent le talent et la griffe de celui qu'on appelait, parfois, à la cour de Turin, Clermont<sup>37</sup>.

Si son arrivée à Turin est sans aucun doute une affaire de femmes dont nous avons reconstruit le cadre historique et retrouvé les fils rouges dans *Princesse des frontières*, il est vrai cependant que, dès son séjour anglais, le *networking* franco-anglais entre en action pour créer autour de ce jeune poète (né en 1538) qui, à 23 ans, quitte la France pour la première fois à la suite de l'affaire Martin l'Homme<sup>38</sup>, un écran de protection. Mais cette fois l'eau n'est plus l'eau de la fontaine de Gentilly où il dînait joyeusement avec la bande de ses amis ou le «saint Marceau» de Nicolas Ellain<sup>39</sup>, mais c'est l'eau noire de la traversée de la Manche qui hante désormais le poète en voyage vers l'Angleterre. «Olympe ou rien», sa devise vite effacée, comme le visage de celle qu'il pensait aimer, la Muse engagée et indignée prend le dessus et Grévin, après 1561, ne sera jamais plus le Grévin-Phébus de la «chère bande» (*Les Isles fortunées*, v. 20). La satire de Grévin «ne rit guère, écrit Pinvert, elle est âpre, concentrée et amère, bien plus politique que morale»<sup>40</sup>. Enea Balmas de son côté écrit:

Particolarmente interessante è il poeta protestante, fustigatore della corruzione e dei mali del suo tempo, che fa la sua apparizione della *Gélodacrye*: un poeta severo, aspro a volte, dal timbro grave e forte. La passione violenta che sorregge i suoi versi, ancorché contenuta, contro la corruzione romana, supera di molto quella di du Bellay; la serietà del suo impegno contro le guerre civili finisce col dare alla sua sdegnosa poesia una vera nobiltà. Se non un grande poeta, abbiamo spesso, in Grévin, un vero poeta, che sa tradurre la gravità dei propri intendimenti morali, politici e civili<sup>41</sup>.

Une Muse amère, «aigre», comme les fruits de l'olivier, emblème de son ami Robert Etienne auquel il est lié d'une longue amitié et connivence qui va résister à l'exil<sup>42</sup>, genevois pour l'imprimeur, sur les routes du monde pour le poète-médecin, peut-être trop irrégulier, trop proche d'Ochino et des familistes anversoïses<sup>43</sup> pour pouvoir penser

(37) C'est sous ce nom que Rochefort évoque l'auteur des *Pastorales* de 1567.

(38) Martin l'Homme, l'imprimeur de Grévin fut pendu parce qu'on avait trouvé chez lui quelques exemplaires de *Le Tigre*. Grévin avait publié chez lui tous ses ouvrages sauf l'*Olympe*, cf. L. PINVERT, *Jacques Grévin (1538-1570), Étude biographique et littéraire*, Paris, Albert Fontemoing, 1899, p. 38.

(39) Cf. *Les Sonnets de Nicolas Ellain*, Paris, Serenas, 1561, f. 12 (Arsenal, 8° BL 11631). Dans ces deux sonnets dédiés à Grévin l'on voit le poète herboriser et «disner alentour | de la fontaine».

(40) J. GRÉVIN, *Théâtre complet et poésies choisies de Jacques Grévin*, éd. L. Pinvert, Paris, Garnier, 1922, p. XIV.

(41) E. BALMAS-D. VALERI, *La letteratura nell'età del Rinascimento in Francia. Letteratura e storia*, Milano, Sansoni-Accademia, 1968, p. 403.

(42) En 1569, Grévin est désormais à Turin, Etienne à Genève et ils préparent avec d'autres poètes protestants le *Tombeau* de Louis de Condé, protecteur de Grévin qui appartient sans aucun doute à son clan.

(43) Sur ses rapports avec la Famille de la Charité, voir K. EVANS, *Jacques Grévin's religious attitude and the Family of Love*, BHR, 47, 1985, n. 2, pp. 257-365. Il faut ajouter que Porret, le frère de lait de Plantin et membre de la Famille de la Charité, entretenait les rapports financiers entre l'imprimeur et son auteur, cf. M. ROOSES, *Corres-*



à Genève; une muse enragée, mais envoûtante et savante. Il traduit Vésale, Nicandre, Wier et les recueils d'emblèmes de Junius et de Sambucus pour Plantin, mais surtout il sait, même dans ses éclats de rage et de douleur, traduire les tourments et les mouvements inquiets de l'histoire, de la guerre, l'incapacité des rois, la pauvreté, la famine et la rage du peuple le plus démuni, mais aussi son inquiétude profonde. Il alimente sans cesse, d'une ville l'autre, de Paris à Londres, de Londres à Anvers, d'Anvers à Turin, «la flamme secrète d'une anxiété silencieuse»<sup>44</sup>. Grévin démontrera toujours une attention particulière pour le peuple. Son œuvre est sous-tendue d'un rêve de *caritas* qui le rend si proche de Marguerite de France, véritable incarnation de la charité chrétienne et des Frères de la charité de l'entourage plantinien<sup>45</sup>. Il n'hésite pas à mettre en cause le pouvoir politique (cf. *Gélodacrye*, sonnet I, XVIII, *Nous disons que les Rois ne demandent que guerre*) et «le pesant fardeau» romain (cf. sonnet I, XXI, *C'est un pesant fardeau que le siege saint Pierre*) et il ira, dans ses poèmes turinois, peu connus, jusqu'à soutenir «l'imbécilité» du pouvoir.

Le poète commence ainsi à douter des pouvoirs du langage poétique; alors que les événements politiques et religieux précipitent, le poète semble perdre toute certitude et cesse de croire que la poésie, le langage puissent conjurer le désastre et transformer le réel. Le langage humain semble perdre son pouvoir sur la réalité, alors que d'autres poètes deviennent les «Portes-lyre du royaume» (Raymond)<sup>46</sup>. Grévin, poète-hérissou, devient amer et inquiet et cherche d'autres voies; il abandonne la poétique de l'*encomium* et la lyre amoureuse pour une poésie éthique, scientifique et philosophique<sup>47</sup> où la satire et la mélancolie, savamment mélangées, dominent. Le rire sardonien<sup>48</sup> de matrice érasmiennne vient déformer ses vers dans lesquels le thème du masque et du triste «escharfaud» sur lequel nous jouons continuellement notre comédie mettent en scène l'ébranlement des consciences, les doutes sur l'efficacité de la parole humaine, la difficulté de discerner la vérité de la fausseté, le vice de la vertu<sup>49</sup>.

Si «les armes vont succéder aux discours»<sup>50</sup>, la *Gélodacrye* annonce la transformation profonde du rôle du poète vers 1560-1561 et témoigne de l'essor d'une nouvelle poétique qui, à la confiance dans le *logos* humain et dans sa valeur épistémologique, va substituer la foi et la recherche de la seule vérité. La parole historique, la rhétorique

pondance de Plantin, Anvers-Gand, 1883, I, lettre n. 53, pp. 121-122 où il est question de la publication du *Traité des venins* qui paraîtra en 1567 (l'achevé d'imprimer est daté du mois d'octobre 1567): J. GREVIN, *Deux livres des venins, ausquels il est amplement discouru des bestes venimeuses, tberiaques, poisons et contrepoisons*, Anvers, Christophe Pantin, 1567 (Arsenal 4° BL 3216; 4° S 2194 et 4° S 2195; BnF 4° TF 18 21). Un exemplaire du traité est conservé à la BNU de Turin, P.NOD III.228 «Leg. in cuoio del secolo 18°; sul dorso: fregi impressi in oro; tagli spruzzati di rosso. Sul front.: due note mss. di possesso» ainsi qu'un ex. de la traduction en latin *Iacobi Greuini Claromontani Belouaci ... De venenis libri duo. Gallice primum ab eo scripti, et à multis batenus Latini desiderati, & nunc tandem opera & labore Hieremie Martij ... in Latinum sermonem, summa fide & diligentia, in rei medicae studiosorum utilitatem atque commodum conuersi. Quibus adiunctus est praeterea eiusdem auctoris De antimonio tractatus, eodem interprete, vna cum rerum memorabilium, praecipue ad operis calcem, indice*, Anvers, Plantin, 1571 (BNU, P.NOD I.85, «Leg. in perg. rigida; sul piatto posteriore: nota ms; dorso dipinto di marrone; sul dorso: tassello con nome dell'aut. e tit. im.»).

(44) L. SOZZI, *Un désir ardent in Rome n'est plus*

Rome cit., p. 454.

(45) Voir aussi D. RIGO BIENAIMÉ, *Grévin poeta satirico e altri saggi sulla poesia del Cinquecento francese*, Pisa, Giardini, 1967, p. 16 qui écrit: «Trappola da questi sonetti, una grande pietà per il popolo che si trova ad affrontare problemi ai quali non è minimamente preparato e che reagisce schierandosi inconsultamente da una parte o dall'altra».

(46) Voir P. MATVEJEVITCH, *La Poésie de circonstance. Études des formes de l'engagement poétique, Pour une poétique de l'événement*, Paris, Union Générale d'Édition, («19/18»), 1979.

(47) Voir la Préface du *Second discours de l'Antimoine*, op. cit., qui est une défense de la poésie scientifique où il cite une longue lignée de médecins-poètes et de philosophes: Sylvius, Platon, Nicandre, Héraclite, Démocrite, Empédocle, Galien.

(48) Cf. sur le rire sardonien R. GORRIS CAMOS, «Penser le rire et rire de cœur»: le «*Traité du ris*» de Laurent Joubert, médecin de l'âme et du cœur, in *Rire à la Renaissance*, Actes du Colloque de Lille, Lille, 6-8 novembre 2003, réunis par M.M. Fontaine, Genève, Droz, 2010, «T.H.R.», pp. 141-162.

(49) Cf. V. FERRER, *Le poète en situation*, in *Sur les "Discours des Misères de ce temps" de Ronsard*, Orléans, Paradigme, 2009, p. 31 s.

(50) *Ibid.*, p. 33.

de l'*elogium* sont mises en cause par une nouvelle prise de conscience de la fragilité, de la *vanitas* de tout ce qui est humain, y compris la parole des poètes et son pouvoir d'action sur l'histoire. Ce qui n'évite pas, bien évidemment, que l'histoire fasse irruption dans la poésie, dans le sens contraire l'histoire et ses conflits deviennent l'un des sujets dominants, mais dans une optique différente. Il ne s'agit pas seulement de prendre parti d'un côté ou de l'autre, mais aussi de vouloir conjurer par le discours les dérives de l'être humain. La poésie, mais le théâtre aussi, mettent en scène l'histoire pour témoigner, pour enseigner, mais aussi pour faire œuvre de propagande, pour redonner une voix aux victimes, aux martyrs, à ceux qui ne pourront plus parler. Ils redonnent la voix, dirait un autre grand turinois, Primo Levi, au *dibbuk*<sup>51</sup>.

Or, si la deuxième partie de la *Gélodacrye* (31 sonnets; la I<sup>e</sup> partie compte 35 sonnets)<sup>52</sup> est considérée comme une sorte de manifeste poétique de la nouvelle manière de Grévin, il est vrai cependant que ses amitiés, à partir du cercle de sa première protectrice, Madeleine de Suze, dame de Warty<sup>53</sup>, d'Antoine de Talon<sup>54</sup> («amitié chrestienne»), de son «amy singulier», Florent Chrestien<sup>55</sup>, n'ont jamais caché leurs sympathies pour la Réforme. Le protestantisme d'ailleurs grâce à Philippe de Warty (cf. la *Description du Beauvaisis*, v. 125 s.) avait fait d'importants progrès dans le Beauvaisis, pas loin de Noyon.

Mais, comme l'écrit magnifiquement Grévin dans son petit chef d'œuvre, la *Gélodacrye* qui allie le rire (sujet de réflexion de ses collègues médecins comme Joubert et objet de cours des plus savants médecins du *Studio* ferrarais, comme Calcagnini qui a influencé Rabelais<sup>56</sup> jusque dans son projet global de livre-monde)<sup>57</sup> et ses facettes les plus obscures et grinçantes, érasmiennes, aux larmes d'une condition humaine tragique et sans issue sur cette terre, en exil:

Toute chose a son temps, l'Amour et la rancœur;  
Toutesfois je n'ay peu eschanger mon malheur,  
Car chantant le discord, je deplore ma peine<sup>58</sup>. (I, 1, v. 12-14)

Il semblerait plutôt que Grévin ait suivi, peut-être pour pouvoir poursuivre ses études en médecine, les conseils de prudence et, lui aussi, le message du «docte Coelius»

(51) Sur le *dibbuk*, cf. A. DAYAN ROSENMAN, *Les Alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire*, Paris, CNRS Ed., 2007 et H. CHAJES, *Between Worlds: Dybbuks, Exorcists, and Early Modern Judaism*, University of Pennsylvania Press, 2011.

(52) LE SECOND LIVRE/ DE LA GELO-/DACRYE DE IA-/QUES GREVIN DE CLER-/mont en Beauvaisis publiée in LE/THEATRE DE/IAQUES GREVIN/ de Cler-mont en Beauvaisis./A TRÉSILLUSTRE ET/TRESHALTE PRINCESSE /MADAME CLAUDE DE France./Duchesse de Lorraine./Ensemble,/LA SECONDE PARTIE DE/L'Olimpe et de la Gelodacrye./A PARIS,/Pour Vincent Sertenas, demeurant en la rue neuve/ nostre Dame, à l'enseigne saint Jehan l'Evan-/geliste, & EN SA BOUTIQUE AU Palais, en la/ galerie par où on va à la chancellerie./E.T., / Pour Guillaume Barbé rue saint Jehan de Beau-/vais, devant le Belleophon./M.D.LXI./AVEC PRIVILEGE.// (Ars., 8<sup>e</sup> BL 12587), ff. 283-316.

(53) Grévin offre à Madeleine de Suze, dame de Warty ses *Regrets de Charles cinquième* et la *Description du Beauvaisis* qui s'achève sur un éloge de son fils Philippe. Il est probable que Madeleine, qui avait fait de son château le rendez-vous de la noblesse protestante de la région, avait financé le séjour à Paris de

son jeune coreligionnaire. Cf. sur son arrestation la nuit du 4 septembre 1557, P. DE LA PLACE, *Commentaire de l'Etat de la Religion et Republique sous les Rois Henry et François seconds, et Charles neuvième*, s.l., 1565, f. 5 v. et TH. DE BÈZE, *Histoire ecclesiastique des Eglises réformées au royaume de France*, Anvers, 1589, I, 120. Selon Pinvert c'est elle qui fit rencontrer Marguerite à Grévin, nous proposons ci-dessous une autre hypothèse.

(54) Voir l'*Ode à Antoine de Talon* (I, 151) où il laisse penser que, tout jeune, il fut inquiet pour ses idées calvinistes. Il parle de son «amitié chrestienne» pour Talon. Grévin est aussi lié à Jean de Filleau, jurisconsulte, magistrat, traducteur et poète.

(55) Pour les conseils de Florent Chrestien à Grévin, voir l'*Ode Florentii Christiani Aurelii Ode in Iacobum Grevinum Claromontanum Bellovacum* in *Le Theatre de Jaques Grevin de Cler-Mont en Beauvaisis, ensemble la seconde partie de l'Olimpe et de la Gelodacrye*, Paris, Vincent Sertenas et Guillaume Barbé, 1561, ff. 220-222.

(56) Cf. *supra*.

(57) Cf. R. GORRIS CAMOS, «Penser le rire et rire de cœur»: le «*Traité du ris*» de Laurent Joubert, *médecin de l'âme et du cœur* cit., pp. 141-162.

(58) *La Gélodacrye*, éd. Pinvert, p. 315.

(*alias* Calcagnini), le maître ferrarais de Marot et ami d'Erasmus, quand il tisse l'éloge du silence ou du «parler réticent», lorsque dans le sonnet I, 4 de la *Gélodacrye* il écrit: «Oyons tout, parlons peu, suyvons nostre pareil» (I, 4, 12) et encore le sonnet XVIII, «Voyant tout, parlant peu, se mocque de tous quatre» (I, 17, v. 14). Le thème du silence et du dire-non dire est en effet l'un des fils rouges du recueil où ce thème de la bouche que l'on resserre violemment apparaît aussi dans le sonnet VII, adressé à son ancien maître Ronsard:

Et si j'ouvre des dents, soudain on les rebouche.  
On m'enferme, on me bande, on damne mon sçavoir. (I, 7, vv. 11-12)

pour éclater enfin, dans le sonnet II, 31 où toute dissimulation est enfin abandonnée pour l'unique vérité:

Que sert-il plus long temps dissimuler un bien,  
Si le dissimuler luy est du tout contraire?  
Si le parler est bon, que sert-il de se taire?  
Que sert-il de parler, si parler ne vault rien?  
.....

“Ce qui est bon de soy, mauvais ne sauroit estre,  
“Et ce qui est mauvais, mauvais se fait cognoistre,  
“Or’ qu’il soit déguisé du nom de verité.

C'est donc en vain, RONSARD, que ceci l'on deteste:  
Car si nous apparoist qu'il est du tout celeste,  
Croyons qu'il durera à perpétuité. (II, 31)

Mais, à partir de 1561, comme son ami et maître qui va s'engager de l'autre côté<sup>59</sup>, il prendra lui aussi «le papier et l'encre de colere» pour écrire «de ce temps malheureux la misere», mais avec des accents et des enjeux différents. La crise est profonde, la brisure identitaire met en cause non seulement la société, mais le langage et sa possibilité d'agir efficacement sur ce monde qui va «à l'empire». Si Pinvert n'y voit que l'écho de la «rancœur» calviniste ou d'autres «une satire de soixante-sept sonnets»<sup>60</sup>, en réalité cette double gerbe de poèmes est une constellation de cristaux où le poète condense, à l'ombre de du Bellay (comment peut-on nier l'influence du poète angevin sur Grévin?)<sup>61</sup>, sous ce titre où les larmes et le rire s'allient et se mélangent, les élans et les déceptions de cette crise, de cet éclatement des certitudes de l'humanisme triomphant. Une crise profonde dont Lionello Sozzi fait état dans la plupart de ses beaux travaux sur la *dignitas*, où après avoir exposé les théories des anciens et des humanistes florentins, il parcourt les auteurs français pour arriver, constamment, à la conclusion d'une crise profonde, d'un changement radical de la notion de *dignitas* qui est, dit-il, comme «réabsorbée et capturée» dans les filets de la *miseria hominis*<sup>62</sup>.

La poésie éthique et gnomique, chère à Marguerite (il suffit de lire l'album Rochefort, une sorte d'immense *Gélodacrye*, où les poètes des ruines et de la *vanitas* se côtoient et les pasquinades, les coq-à-l'âne et les poèmes contre la messe accompagnent les larmes des exilés et des partisans de Condé et de Coligny), qui fustige les caractères, qui dévoile

(59) Voir RONSARD, *Œuvres complètes XI, Discours des Misères de ce Temps*, éd. P. Laumonier, Paris, STFM, 2009.

(60) J. COLOMBE, *Portraits d'Ancêtres: J. Grévin, «Hippocrate»*, mars-avril, 1949 et M. RAYMOND, *L'influence de Ronsard sur la poésie française*, Ge-

nève, Droz, 1965, pp. 285-306.

(61) Il publie, dans la *Seconde partie de la Gélodacrye*, une *Épithaphe de Joachim du Bellay* (f. 310) et un sonnet *En faveur de l'Olive* (f. 316).

(62) Voir L. SOZZI, *Rome n'est plus Rome* cit., p. 359.

les masques, révèle une exigence de transparence, la soif profonde de vertu et de vérité et vise la fausseté des courtisans, l'hypocrisie des prêtres (l'influence de Marot et de Buchanan que Grévin et Chrestien traduit est évidente)<sup>63</sup> et la mode italianisante.

«Mais surtout garde toy de ce mont Avantin», il écrit à Beaumais qui se trouve à Rome (I, 13, v. 3). Rome est pour lui une véritable obsession dans son théâtre et dans sa poésie, où tout en imitant l'archétype des sonnets romains de du Bellay, il le transforme profondément. Le regret devient «une peine parfaite» (f. 285), les Muses des «decevantes seurs» aux «aigres douceurs» qui empoisonnent l'âme du poète (*Elegie sur la misere des hommes*, f. 285)<sup>64</sup>. Le thème du poison revient d'ailleurs constamment et Grévin est l'auteur d'un magnifique traité sur les poisons et traducteur des *Alexipharmques* et des *Thériaques* de Nicandre<sup>65</sup>.

Le premier des sonnets de la II<sup>e</sup> partie est une réponse claire et ironique à Du Bellay et en même temps une poétique:

Ce n'est plus moy qui veult faire d'un rien grand' chose,  
Je ne cizelle plus sur l'immortalité  
.....  
Pour un meilleur subject ma rythme je dispose. (II, 1, v. 1-2, 8)

Ce que j'avoy forgé, ce que j'avoy limé,  
Ce dont je m'estoy fait une idole sacrée.  
Que j'avois eslevé sus la bande d'Ascrée,  
Maintenant est de moy comme rien estimé. (II, 2, vv. 1-4)

«J'eusse vescu au pied de ma montagne» (II, 305)

1561: c'est une année importante; c'est l'année du *Theatre* et de la seconde partie de la *Gélodacrye*, mais c'est aussi l'année de sa traduction d'Ochino (parue bien probablement à Genève, chez Estienne avec une dédicace à la belle-mère de Condé)<sup>66</sup>, le célèbre réformé italien réfugié lui aussi en Angleterre. Et c'est justement à partir de son retour de son premier exil anglais qu'on assiste à une radicalisation de ses positions religieuses. Un nouvel élan donne à sa plume de nouvelles couleurs et la conscience que l'Histoire exige de son art un engagement nouveau qui dépasse le désenchantement amer de la première partie de la *Gélodacrye* pour devenir plus mordant et dévoilé.

Traduire Ochino, imiter Buchanan, paraphraser les psaumes de Marot dans les sonnets de la *Gélodacrye* (II, 3-4), imiter Marot et son frère Lubin (I, 23), constamment pré-

(63) Sur la traduction du *Jephthé* de Buchanan par Florent Chrestien, voir maintenant R. GORRIS CAMOS, *Le voile de Timanthe: le "Jephthé ou le vœu" de Florent Chrestien, une tragédie de la solitude*, in *La Tragédie Sainte en France (1540-1610). Problématique d'un genre*, Actes du Colloque de Vercelli, 18-19 mars 2015, M. Mastroianni dir., Genève, Droz, sous presse.

(64) Dans cette élégie apparaît le thème du poison («empoisonné», v. 14; «poison bouillant», v. 19) et dans l'Élegie suivante, *À Monsieur de Poix Médecin de Madame de Lorraine*, il exprime tout son désir de «joindre la Médecine avec la Poésie» qui hantera ses traductions en vers de Nicandre et leur paratexte qui est un important art poétique où il avoue sa quête d'une «Muse parfette» (f. 90) qui allie la science et la poésie. Cf. *Les Œuvres de Nicandre Médecin et Poète grec, traduites en vers françois. Ensemble, Deux livres des venins, ausquels il est amplement discoursu*

*des bestes venimeuses, theriaques, poisons et contre-poisons*, Par Jaques Grévin de Clermont en Beauvaisis, Médecin à Paris, A Anvers, De l'Imprimerie de Christophle Plantin, 1567, *passim*.

(65) Sur les plantes vénéneuses et sur les *Deux livres des venins*, voir R. GORRIS CAMOS, «*La merveille fit le Desir eveiller*» (*Peletier*): *plantes merveilleuses entre science et poésie*, in *Les raisons du merveilleux*, Actes du Colloque de l'École des Chartes, Paris, les 10-11 décembre 2015, Dominique de Courcelles dir. (sous presse).

(66) Voir sur cette traduction et sur les éditions des *Prediche* de Bernardino Ochino, R. GORRIS CAMOS, *Dans le labyrinthe des "Sermons" de Bernardino Ochino éditions et traductions*, in *Le livre italien en Suisse*, Actes du Colloque de Tours, novembre 2014, Editif (sous presse).

sent dans son œuvre jusque dans les œuvres turinoises les plus tardives de 1568-1570 où l'ombre du poète exilé enseveli dans l'église de Saint-Jean Baptiste, juste à côté de la cour de Marguerite, semble s'étendre, adresser à Florent Chrestien lui aussi traducteur de Buchanan<sup>67</sup> des sonnets évoquant les thèmes chers au coq-à-l'âne marotique et les *topoi* de la satire anticléricale (II, 9), mais avec la conscience très nette que le destin de l'homme est misérable (II, 1 et 13): tous ces facteurs indiquent une radicalisation de sa pensée, mais aussi une profonde transformation identitaire du poète. Une propension à la satire franche et mordante l'associe désormais à son «ami singulier», Florent Chrestien et à Buchanan qu'ils imitent et traduisent<sup>68</sup>.

Or, si le sonnet I, 16, *Que la condition de la vie est muable*, dédié à Du Bellay, *alter ego* poétique de Grévin, occupe une position centrale et donc stratégique dans la première série de sonnets, l'on comprend bien l'évolution de Grévin si l'on compare ce sonnet aux accents jodelliens au sonnet occupant la même place dans la deuxième série. Cette fois la mort n'est pas la fin de notre «fascheux séjour», une mort «douce au miserable» et «compaignne» d'une «triste vieillesse» (I, 16); la mort dans le sonnet II, 15 devient «ce changement | Qu'on appelle en commun la Mort, | n'est seulement | Qu'un moment qui nous fait une autre fois renaître» (II, 16, vv. 2-4). Ce poème est dédié à Marc-Claude de Buttet, un autre poète de Marguerite qu'il retrouvera à Turin et qui mourra à Genève en 1586... une dédicace importante<sup>69</sup>.

L'ombre d'Ochin et de ses sermons est là et les prières dans lesquelles Grévin s'adresse à Dieu afin qu'il lui donne la force de lutter contre ce monde «tout immonde» évoquent les *Prediche* du siennois et notamment *l'Oraison* – que Grévin même a bien probablement écrit – et sur laquelle s'achève la traduction de 1561. Dans *L'oraison et priere d'un vray fidele chrestien estant malade au lict heureux de la mort* (ff. 176 v<sup>o</sup>-179 r<sup>o</sup>), le mourant s'adresse à «son seul Sauveur, Jesus-Christ», car «tu sçais bien qu'en toutes choses, mes entreprises sont vaines, et que sans toy, je ne puis rien faire de bon»<sup>70</sup>. Dans cette prière où le poète souligne «son infirmitié, povreté et fragilité», les péchés faits par «fragilité d'ignorance», l'on retrouve les accents de *L'Elegie sur la misere des hommes* («le povre poete | n'a rien de parfaict qu'une peine parfaite», vv. 9-10), mais aussi la confiance, l'abandon des sonnets 3 et 4 de la *Gélodacrye*. «Delivre moi, Seigneur, de ceste mer profonde» (rime avec monde, onde).

(67) Chrestien traduit le *Jephté* de Buchanan publié à Paris, Guillaume Morel, 1554. L'Écossais avait dédié sa traduction de l'*Alcestis*, publiée chez Vascosan en 1556, à Marguerite: *Euripidis poetae tragicæ Alcestis*. Lutetiae [i.e. Paris]: Ex officina Michaëlis Vascosani, 1556; *Jephtes* au Maréchal de Brissac, cf. I.D. McFARLANE, *Buchanan*, London, Duckworth, 1981, *passim*. Chrestien, Grévin et Camille Morel offrent conjointement à Robert Estienne à l'occasion de sa nomination à imprimeur du roi un placard. Sur Buchanan en France, cf. McFARLANE, *George Buchanan and France*, in *Studies in French Literature Presented to H. W. Lawton by Colleagues, Pupils and Friends*, Manchester University Press, 1968, p. 243 et J.-P. BARBIER MUELLER, *Ma Bibliothèque poétique*, tome IV, n. 68, p. 408 s.

(68) Florent Chrestien traduit aussi le *De franciscano* dans son *Le Cordelier, ou le Saint François de George Buchanan fait en François par Florent Chrestien*, Genève, J. de l'Estang, 1567.

(69) Voir S.A. STACEY, *Marc-Claude de Buttet (1529/31-1586)*, Paris, Champion 2006, p. 83. Sur la mort de de Buttet et le rôle de son parent l'humaniste Piochet, voir F.M. CRASTA et R. RAG-

GHIANI, *La biblioteca di Jehan Piochet de Salins e il Seigneur de la Montaigne*, «Rinascimento», XLVI, 2006, pp. 403-477. L'inventaire de la bibliothèque de Piochet est en ligne à l'adresse: <http://picus.sns.it/index.php?page=Filosofo&id=69&lang=it>.

Sur les relations de Grévin avec la Pléiade, voir K. EVANS, *A Study of the Life and Literary Works of Jacques Grévin with special reference to his relationship with the Pléiade*, Thèse de doctorat, Bedford College, Université de Londres, 1983.

(70) Voir les SERMONS/DE B. OCCHIN/EN FRANCOIS./ Nouvellement mis en lumiere à l'honneur/de Dieu, profit et utilité de tous fideles/ Chrestiens desirans vivre selon la Loy du/Seigneur et ses saintcs commandemens./ S. PAUL.5. Chap. aux Thessal./ Rendez grace en toutes choses: car telle est la vo-/lonté de Dieu par Iesus-Christ envers vous n'e-/steingnez point l'Esprit. Ne desprizez point les / Prophetes. Esprouvez toutes choses. Tenez ce qui/ est bon. Abstenez vous de toutes apparences de/mal./ DEUTER. 8 CHAP./ L'homme ne vit pas du seul pain mais de tou-/te parole precedente de bonté/du seigneur./1561 (ex. BnF, Rés. P D<sup>e</sup> 12, un autre ex. est conservé à la BNU de Turin, C NOD Viretro 148).

L'eau emblème de la *vanitas* parcourt ces sonnets liquides où la métaphore du naufrage et de la mer en tempête, emblème de la vie de l'homme, chère à Du Bellay et aux poètes évangéliques comme L'Hospital<sup>71</sup>, revient comme un refrain renforcé par le sonnet 17, adressé aux gentils esprits de l'antiquité et «à leurs douces reliques» et, dans un *crescendo* vertigineux, au sonnet 18 où le poète voudrait devenir source («Que ne suis-je eschangé en une source claire») pour ne plus devoir voir «un grand sot ignorant, | Tout vieil et tout cassé, aux grandeurs aspirant | Et discourir tout seul de l'ordre de l'Eglise» «predire asseurement | par la sedition le subit changement, | Et ne veult toutesfois que je Gelodacryse» (II, 18, vv. 9-14). Il s'agit probablement du Pape, mais ce vieillard amoureux de jeunes filles («Opposant son amour à celui de Cimon», II, 20, 14), aux ambitions démesurées pourrait aussi faire penser à Ronsard, comme le sonnet final semblerait le confirmer.

L'architecture rigoureuse des recueils romains de du Bellay est ici bouleversée par un mouvement souterrain, aquatique par la métaphore qui revient, dans le recueil et partout, de la vie comme un voyage incessant forçant l'homme à «vogu[er] sans gouvernail en la haute marine» (sonnet II, 7, v. 14), un mouvement, qui dans ce sonnet semble dépasser l'opposition confessionnelle pour atteindre un point de vue éthique surplombant la mêlée. Grévin est du côté des plus faibles, des pauvres, des persécutés, des sorcières<sup>72</sup>, injustement accusées et du peuple brimé qui possède pourtant un mouvement et une force subversive:

Et cependant le peuple est pareil à la balle,  
Qui jamais n'a repos; et puis rouge, et puis palle.  
Ainsi qu'il est poussé par le muable vent.  
On s'en joue, on le pille, on l'endort, on le lie.  
Sans crainte de Celuy qui cognoist leur folle.  
Et qui les punira au jour du jugement. (II, 12, vv. 9-14)

Seule la Main forte de Dieu pourra les venger:

Mais je voy ce grand Dieu qui dedans sa main forte  
Tient un fouldre vangeur, ardent en telle sorte  
Qu'il tuera ces Géans dès le premier assault. (II, 27, v. 12)

Une sorte de *crescendo* de la constatation tragique de la condition humaine (s. 17 dédié à Du Bellay), la douleur s'estompe, la polémique devient chant biblique de louange à Dieu, créateur du ciel et de la terre et inaugure une poésie cosmique et encyclopédique qui va de pair avec son œuvre scientifique qui contient parfois, ainsi que nous le verrons, des paratextes qui sont de véritables arts poétiques.

Les microséquences de la première partie suivent déjà cet itinéraire; l'on passe du tourment de l'histoire causé par «les Rois qui ne demandent que guerre» à une série de sonnets (I, 28-31) pour le mariage de Marguerite qu'il avait déjà chanté dans une magnifique *Pastorale* où on le voit «herboriser»<sup>73</sup>. Ces poèmes chantent la gloire de Dieu, la perfection de son ouvrage. Le sonnet 30 évoque Saint Paul sur le mariage; le sonnet

(71) Cf. R. GORRIS CAMOS, «*Sotto un manto di gigli di Francia*»: poésie, allégorie et emblèmes de la dissidence entre Ferrare et Turin, in *Allégorie, symbole et dissidence (Antiquité, Moyen-Âge, Renaissance)*, Actes du Colloque international de Nantes, 1<sup>er</sup>-3 décembre 2009, A. Rolet éd., Presses Universitaires de Rennes, 2012, pp. 439-496.

(72) Voir sa traduction de JEAN WIER, *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables, des enchantements et sorcelleries, pris du latin de Jean Wier*, Paris, J. Du Puys, 1567.

(73) *Pastorale sur les mariages de tres excellentes Princesse Madame Elizabet, fille ainée de France, et Madame Marguerite, sœur unique du Roi*, Paris, Martin l'Homme, 1559.

31 est dédié à Marguerite et il est suivi de 4 sonnets dédiés à Antoinette de Morlaye, fille du musicien et à des dames moins célèbres, Marie et Gabrielle, avant de conclure par un sonnet satirique contre les femmes... L'intertexte biblique, la conception austère du mariage, les théories du poète qu'il exprime dans ces vers sont partagées par la princesse qui va cultiver, dans sa cour turinoise, ce goût pour la poésie éthique et pour la poésie scientifique.

Mais revenons au vrai voyage...

«Je me suis retiré au bord de la Tamise»

Le magnifique *Chant du cygne* (BnF, Mss., Fonds latin 17075, ff. 87-92), écrit en janvier 1560, est d'un côté un voyage nocturne (refrain de la poésie de Grévin à l'ombre de Du Bellay et de l'Hospital) de grande beauté vers un nouveau monde, inconnu, mais teinté de profonde mélancolie et une plongée dans l'histoire anglaise où le poète orchestre divers mandats poétiques: politique, par l'exaltation d'une monarchie réglée par la vertu et la prudence; historial, en reconstruisant la lignée des rois anglais<sup>74</sup>, pères de cette monarchie juste et éclairée; pédagogique, il rédige une *institutio principis* exaltant les vertus que le bon prince (ou bonne princesse) doit incarner (notamment la prudence), sans oublier son rôle de poète-cygne (la fable du chant du cygne est une obsession pour lui), car le poète et l'historien, Ronsard *docet* dans la préface de la *Franciade*, n'ont pas le même but. La poésie en effet touche à l'essence du vrai en arrachant l'histoire à sa dimension événementielle, pour atteindre une dimension universelle.

Je nageois de Paris l'Océan obstiné  
 Agité par les ventz du peuple mutiné,  
 La nuict estoit obscure et la lune couverte  
 N'escleroit les sentiers de ma routte deserte,  
 Les rochers de la guerre à fleur d'eau paroisoient,  
 Et d'un bord incertain les bancs me menaçoient,  
 Quand la grande clarté et sainte et bien aymee,  
 Qui compaigne le cours de vostre renommee  
 Apparut à mes yeux, et quant au desespoir  
 De tous aultres secours j'eus ce bien de la voir;  
 Aussi tost que la vois, aussi tost l'asseurance  
 Me fait monter en hault les voilles d'esperance,  
 Aussi tost j'ay singlé et d'un cours asseuré  
 En bref je vins surgir au rivage esperé. (vv. 15-28)

Si les rois français n'ont su maintenir la paix, Grévin tisse, dans son *Chant du cygne*, l'éloge d'une monarchie qui a su garder la paix, d'une Reine («Pour ce que Dieu

(74) Il fera la même chose pour la France dans le *Contrediscours des Miseres de ce temps*, 1562 qu'on lui attribue. Nous en avons consulté un exemplaire dans le recueil Mazarine 18824 A3 qui contient de nombreuses plaquettes du parti Condé. Florent Chrestien écrit à la fin un *Sonnet en faveur de l'Auteur* (qui n'est donc pas lui comme l'on pensait) de ce discours qui encore une fois orchestre le thème

du voyage par mer et qui s'achève sur ces vers:

Qui comme toy, o très beau discoureur  
 Sache si bien entendre le malheur  
 Pour se sauver du naufrage et du mal. (vv. 12-14)

Voir aussi le *Proesme* offert en étrennes à Catherine de Médicis: *Proesme en vers sur l'histoire des François et hommes vertueux de la maison de Medici*, Paris, Robert Estienne, M. D. LXVII.

vous a regardé de son œil», v. 119) éclairée par le regard de Dieu qui lui a «meist en main ung tel gouvernement» (v. 146).

Ainsi, Madame, ainsi ceste louange est nee  
 Les premyeres vertues dont vous estes ornee,  
 Pour publier à tous et chanter en naissant  
 Que par vostre conduite ung royaume puissant  
 Demeure pacifique et que la paix esleue  
 Depuis que vous regnez s'est tousjours maintenue  
 Contre l'esperoir de ceulx qui se rompent de deuil,  
 Pour ce que Dieu vous a regardé de son œil,  
 Pour ce qu'il a voullu d'une main liberalle  
 Revestir vostre esprit d'une vertu royalle,  
 Et pour ce qu'il vous a conduite tellement  
 Que chascun peult juger que bien et dextrement  
 Vous avez jusque icy maintenu par prudence  
 Cella que vos ayeulx acquirent par vaillance. (vv. 112-125)

Vous vouldrez que la loy entiere se maintiene:  
 Vostre voulloir s'accorde avecque l'équité  
 Car vous donnez la reigle a vostre voullunté  
 Laquelle se conduit d'une si sage adresse  
 Qu'on y peult remerquer la prudence maistresse  
 Vous voyez, entendez, et jugez promptement  
 Par l'œil et par l'oreille et par le jugement  
 De vos subjectz, qui sont fidelles en couraige  
 Et promptz à bien servir une princesse sage. (vv. 128-136)

Si la rhétorique de l'*elogium* est ici orchestrée par Grévin dans ce long poème qu'il offre en étrennes à Elisabeth I<sup>e</sup>, il réussit à transformer le texte en institution du prince et montrer les vertus que le roi/reine doit incarner (notamment la prudence et l'équité).

La louange est à nous, la louange j'estime  
 Qui est des vertueux la fille legitime,  
 Et qui tousjours demeure, encor que le bon heur  
 Ou la prosperité face place au malheur. (vv. 108-111)

Elisabeth incarne donc le bon prince chrétien alors que les rois français se cachent dans leurs somptueuses demeures:

Vous ne ressemblez point à ces roys miserables  
 Qui trop mal assurez et possibles coupables,  
 Hayneus de leurs subjectz et n'estant point ayez,  
 Dedans leur vieux pallais se tiennent enfermez. (vv. 179-182)

Ce sont les mêmes critiques que l'on retrouve dans son magnifique *Adieu à la France*, publié plus tard, en 1569, lorsqu'il sera désormais à Turin dans un recueil genevois où le roi est comparé à Néron (comme le cardinal de Guise, objet d'attaques virulentes dans les marges des *Lettres et remonstrances* de 1568 de l'ex. Rés.BnF)<sup>75</sup>, mais où il évoque le conflit intérieur qui le travaille. Si le roi est Néron («Mais ton Neron,

(75) Cf. *Lettres et remonstrances au Roy, par plusieurs Epitaphes cit. feu... Louys de Bourbon, Prince de Condé ... Avec*



qui le mal ne sent pas»), le poète ne peut refouler un mouvement de tendresse envers Charles IX:

Charles adieu, roy de maintes citez,  
Prince innocent des infidelitez  
Qui roi (helas) malgré toy dechassée  
La paix que tant tu as caressée<sup>76</sup>.

*Le networking franco-anglais: un réseau au féminin*

Mais c'est le jeu des dédicaces à la reine d'Angleterre et aux femmes du clan Condé, Eléonore de Roye et sa mère Madeleine de Mailly pour lesquelles il écrit des vers funèbres, des tombeaux, des vers pour le baptême des petits princes, qui permet de dessiner le réseau de protection franco-anglais entourant ce poète de l'exil et de la nuit profonde. Non seulement il va dédier à Elisabeth ses *Deux livres des venins* publiés chez Plantin qui contiennent un important art poétique dans lequel il reparcourt sa carrière et son évolution, ses poèmes anglais et ses traductions des emblèmes aux ambassadeurs français<sup>77</sup>, mais il traduit les 22 sermons de Bernardino Ochino, exactement à la même date où le réformé italien dédie ses *Prediche nomate Labirinti* à la reine anglaise qui, en 1547, avait traduit elle-même en latin un sermon de Ochino pour son petit frère Edward qui avait alors 10 ans<sup>78</sup>.

Ce recueil de 22 sermons est dédié par son traducteur à Madeleine de Mailly, dame de Roye et belle-mère de Condé, «la première de sa maison qui se déclara pour la religion protestante», nous dit Michel de Castelnau<sup>79</sup>, «une dame de grand esprit et d'un courage invincible dans toutes les traverses dont sa vie fut agitée» et dont Calvin admirait «la grande vertu» et «l'obéissance de la pure vérité» (lettre du 24 septembre 1561). Protectrice de Chandieu, comme Marguerite, qu'elle tente de mettre en contact avec la reine en 1559, elle fut arrêtée, en 1560, après le «tumulte» d'Amboise. Or, cette dédicace «A TRES ILLUSTRÉ/DAME MADAME MAGDALE-/ne de Roye son tres-humble/et tresobeissant serviteur M.G. son medecin/desire salut et félicité éternelle» (f. 172) est un indice important qui confirme, selon nous, avec une série d'autres facteurs nous ramenant tous à Grévin (l'imprimeur Estienne à Genève, les affinités profondes entre Grévin et Ochino, leur séjour anglais (1547-1553) pour Ochino qui fut chassé par le retour de Marie Stuart), leurs études en médecine (Ochino était «Maestro di medicina a Perugia»), leur pensée théologique, la présence d'un ex. des *Sermons* à Turin, l'affinité profonde des thèmes des sermons choisis avec la pensée de Grévin qu'il «ente» dans son œuvre poétique<sup>80</sup> le rôle important de ce dernier dans cette entreprise éditoriale de 1561:

(76) *Ibidem*. Jacques Grévin signe la première épitaphe en prose par ses initiales I.G.D.C. et un long et très beau *Adieu à la France*, imprimé à la fin de l'ouvrage, par I.G. Cf. sur ce recueil J. PINEAUX, *La poésie des protestants de langue française (1559-1598)*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 173 et R. GORRIS CAMOS, «Fétus que le vent chasse»: constellations poétiques autour de Marguerite de France, duchesse de Savoie in *Une volée de poètes: D'Aubigné et la génération poétique des années 1570-1610*, Actes du colloque de Poitiers, les 16-18 octobre 2008, P. Martin et J. Goeury éd., «Albineana», n. 22, 2010, pp. 421-479.

(77) Cf. *infra*.

(78) Cf. J. MUELLER et J. SCODEL (dir.), *Elizabeth I. Translations, 1544-1589*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.

(79) MICHEL DE CASTELNAU, *Les Mémoires de messire Michel de Castelnau, seigneur de Mauvissière... augmentées de plusieurs commentaires par J. Le Laboureur*, Bruxelles, 1731, I, 381-382. Voir aussi la lettre de Calvin, n. 36, 24 septembre 1561, p. 94.

(80) Voir sur ces «affinités particulières», R. GORRIS CAMOS, *Dans le labyrinthe des "Sermons" de Bernardino Ochino éditions et traductions* cit.

SERMONS/DE B. OCCHIN/EN FRANCOIS./ Nouvellement mis en lumiere à l'honneur/de Dieu, profit et utilité de tous fideles/Chrestiens desirans vivre selon la Loy du/Seigneur et ses saints commandemens./ S. PAUL.5. Chap.aux Thessal./ *Rendez grace en toutes choses: car telle est la vo-/lonté de Dieu par Jesus-Christ envers vous n'e-/steingnez point l'Esprit. Ne desprisez point les /Prophetes. Esprouvez toutes choses. Tenez ce quil/ est bon. Abstenez vous de toutes apparences de/mal./* DEUTER. 8 CHAP./ *L'homme ne vit pas du seul pain mais de tou-/te parole precedente de bonté/du seigneur./*1561//<sup>81</sup>

Le recueil de ces «vingt et deux sermons sur le moyen de monter au ciel contenant la vraie introduction par laquelle tout fidele chrestien doit chercher conserver entre les sages du monde et les sages de Jesus-Christ» (f. 180) trouve sans doute son origine dans le séjour anglais de Grévin. La reine anglaise à laquelle Ochino va dédier, la même année de la traduction, ses *Laberinti del libero o servo arbitrio* (1561)<sup>82</sup>, appréciait beaucoup les sermons de l'exilé italien dont elle avait traduit en latin le sermon «Perché Cristo?». Il est probable que Grévin ait traduit ces textes pour Madeleine à l'ombre de ces deux ou mieux trois dames (les deux dames de Roye, mère et fille, et la reine Elisabeth), alors en contact. Une opération que l'on effectuera au contraire quand la reine anglaise et Lady Anne, la femme de son ambassadeur et agent secret Nicholas Throckmorton, feront traduire en anglais le *Tombeau* d'Eléonore de Roye écrit par Jeanne de Vulcob et par les poètes de leur clan, comme Jacques Grévin qui érige pour l'occasion un monument en papier, un Tombeau dont les pierres sont les vertus théologiques<sup>83</sup>. Or, ce *Tombeau* est inspiré par le recueil de Bernardino Ochino, paru à Bâle en 1551<sup>84</sup>. Ochino partage avec notre poète-médecin «uno spirito intensamente religioso, sente viva la presenza di Dio nel mondo, che lo guida a un perfetto ordine cosmico». Grévin traduit souvent des textes scientifiques et, passionné de sciences, de médecine et d'anatomie, de minéralogie, mais aussi de zoologie et surtout de botanique (dans sa *Pastorale*, il herborise...), il traduit Nicandre et il écrit deux traités sur les poisons où les herbes sont nombreuses<sup>85</sup>. Il est constamment à la recherche d'une "muse parfaite" (l'influence des *Hymnes* ronsardiens, dont il aime le «puissant cortège des alexandrins», de sa poésie élevée et philosophique est sensible)<sup>86</sup> qui sache allier la science et la poé-

(81) Exemplaires retrouvés:

Paris, BnF, Rés. P D<sup>2</sup> 12, ancienne cote D2 973, ex *libris* de François Robert Secousse  
Turin, BNU, C NOD Viretro 148  
Benrath, p. 381 en signale trois émissions:  
40a *Sermons de B. Occhin en françois*, s.l., 1561  
40b *Sermons 22 tres utiles de Bernardin Ochino traduits en françois*, Genève, 1561  
40c *Sermons de Bernardin Ochino traduits en françois*, Lyon, Vascosan, 1561.

(82) *Prediche di M. Bernardino Ochino senese, nomate Laberinti del libero o ver servo arbitrio, Prescienza, Predestinazione e libertà divina, e del modo per uscirne*, Bâle, Perna, 1561. Voir l'édition moderne B. OCHINO, *Laberinti del Libero Arbitrio*, M. Bracali éd., Florence, Olschki, 2004. La dédicace à la Reine, *Bernardino Ochino alla Serenissima Elisabetta, Regina d'Inghilterra, desidera salute da Dio Padre Nostro et da Iesu Christo Signor nostro* (éd. cit., pp. 3-4) présente des thèmes que les *Laberinti* vont développer par la suite (cf. éd. cit., pp. LIX-LX).

(83) // Sur la mort d'ex-/cellente et vertueuse Dame, Leo-/nor de Roye, Princesse de Condé. Contenant le Testament et dernière/volonté d'icelle. /ENSEMBLE, / Le Tombeau de ladicté Dame, /M.D.L.X.I.I.I.I. //

(BnF, 8<sup>o</sup> Lr<sup>27</sup> 4667, f. G1J-G111jv<sup>o</sup>). Le rapport intertextuel avec Ochino a échappé aux éditeurs modernes du texte, cf. *Autour d'Eléonore de Roye, princesse de Condé. Etude du milieu protestant dans les années 1550-1565 à partir des documents authentiques nouvellement édités*, édition par J. Couchman et C. Winn, avec la collaboration de F. Rouget, Paris, Champion, 2012, pp. 233-237. Grévin aime les poèmes architecturaux, cf. le poème II, 1 de la *Géolodacrye, A Gérard l'Escuyer Protenotaire de Boulin*, où il compare son livre à un édifice: «mon livre est l'edifice» (v. 13).

(84) LA TERZA/PARTE DELLE/PREDICHE DI M. BERNAR-/dino Occhino, non mai più stampate, nelle quali si tratta, della Fede, Spe-/ranza e Carità, tanto divinamen-/te, quanto si possi da ogni pio Christia-/no desiderare, a utilità di quelli i qual-/li cercano intendere la verità/dell'Evangelio/Con la sua tavola./[Bâle, P. Perna-M. Isingrinus, 1551 c. ].

(85) *Les Œuvres de Nicandre Medecin et Poete grec, traduictes en vers françois. Ensemble, Deux livres des venins, ausquels il est amplement discours des bestes venimeuses, theriaques, poisons et contre-poisons*, op. cit., *passim*.

(86) M. RAYMOND, op. cit., p. 301.

sie<sup>87</sup>. Il partage avec le siennois la même intensité de sentiments religieux, la même intuition de la présence de Dieu dans l'Univers (évidente déjà dans la *Gélocrye* et dans les sonnets sur le ciel, écrits à l'occasion du mariage de Marguerite) qui est régi par un ordre cosmique parfait que seul le péché des hommes a pu briser en engendrant le mal et la mort. Christ seul peut redonner par la foi la conscience de cette présence de Dieu dans notre vie et rendre le bonheur à l'homme (voir l'*Ode des biens que les fideles obtiennent de Jesus Christ* publiée dans le recueil Montméja)<sup>88</sup>.

La traduction de Grévin est assez fidèle, mais nous avons pu relever des adaptations et des interpolations effectuées pour rendre plus clair au lecteur français le texte des *Sermons*. Dans le Sermon II, *Qu'est ce que Foy, de son excellence, et des effets d'icelle* (ff. 8-15), le traducteur développe un sujet, la Foi, que nous retrouvons dans son *Tombeau* pour Eléonore de Roze: «La Foy, justifie, ... met en repos l'esprit... et donne tel plaisir, que les tribulations, pauvretes et calamités leur servent à plus grand honneur et gloire...» alors que le texte italien était plus bref: «La fede giustifica la mente..., fa esultare infino negli affanni»<sup>89</sup>. Dans ce même Sermon Grévin ajoute une longue interpolation sur la prédestination. Dieu seul peut donner la Foi, et c'est parce qu'elle provoque l'union de notre âme au Christ que nous participons des mérites acquis par le Christ sur la Croix: «la seule Foy, estaint et brusle les pechez, sans l'ayde des œuvres». Mais surtout dans le magnifique Sermon 19, *De l'harmonie du monde*, où il est question de l'harmonie qui régit le cosmos et du lien entre l'homme et Dieu, brisé par le péché, on retrouve un thème cher à Grévin. Le traducteur ajoute un passage important:

Quand l'homme est corrompu, desassemblé et deslié d'avec Dieu, toute chose va mal et en dispersion, en lieu qu'estant l'homme conjoint avec Dieu, toutes les créatures se reunissent ensemble à son service. (f. 158 v°)

Une dispersion, un désassemblage que le poète semble imiter dans la structure de la *Gélocrye* et dans ses deux recueils inédits anglais et romains où l'homme semble tâtonner, comme un aveugle, dans la nuit et méditer sur sa destinée et sur celle de ces deux villes, Londres et Rome, qui l'accueillent. Grévin invite ici à l'union et à la paix:

uni-toy avec Dieu, pacifie toy avec luy et tu verras une grande union et paix en toutes choses. Toy homme, tu es le noeud et le lien avec lequel les créatures se unissent avec Dieu. (f. 158 r° et v°)

Le parcours des *Sermons* est important et Grévin le reprendra dans le *Tombeau* d'Eléonore de Roze, trois ans après. Après avoir établi la nécessité de la foi, il traite, à partir du sermon 7, la vertu de l'espérance qui doit soulager l'homme (*Du discours que doit faire l'ame avec J.-C., pour s'élever en espérance*). Après avoir traité la foi et l'espérance, il exhorte le chrétien à se réformer avec l'aide de Dieu en pratiquant la charité (cf. le sermon 9, *Quel est l'ordre de Charité*).

La plupart des sermons magnifiquement traduits et que nous avons étudiés ailleurs<sup>90</sup> sont tirés de l'édition Isingrinum-Perna, publiée à Bâle (1549-1555) en 4 parties, la V<sup>e</sup> a été publiée à Bâle par Perna, seul, en 1562 (ex. Arsenal) et notamment de:

(87) Son ami Florent Chrestien traduit la *Venerie* d'Oppian en alexandrins: *Les quatre Livres de la Venerie d'Oppian*, Paris, Estienne, 1575; sur cette traduction voir Barbier-Mueller, *Ma bibliothèque poétique*, IV, n. 70, p. 415 ss.

(88) *Ode des biens que les fideles obtiennent de Jesus Christ Par. I.G.*, in POEMES / CHRISTIENS/ DE B. DE MONTMEJA/ et autres divers auteurs./RECUEILLIS ET/NOUVELLEMENT

MIS/en lumiere/ PAR PHILIPPE DE PAS/L'AN M.D.LXXXIII//, f. 80 sq. (Rés. Ye 1825). Sur ce recueil «strictement protestant et genevois d'origine», cf. J. PINEAUX, *op. cit.*, p. 316 ss.

(89) B. OCHINO, *La Terza parte delle Prediche*, cit, f. A aaa v°.

(90) R. GORRIS CAMOS, *Dans le labyrinthe des Sermons de Bernardino Ochino éditions et traductions*, in *Le livre italien en Suisse* cit.

LA TERZA/PARTE DELLE/PREDICHE DI M. BERNAR-/dino Occhino, non mai più stampate, nelle quali si tratta, della Fede, Spe-/ranza e Carità, tanto divinamen/te, quanto si possi da ogni pio Christia-/no desiderare, a utilità di quelli i qual-/li cercano intendere la verità/ dell'Evangelio/Con la sua tavola./[Bâle, P. Perna-M. Isingrinus, 1551 c. ] in 8°

où l'on trouve 18 (sur 22) des sermons traduits par Grévin<sup>91</sup>.

Or, cette traduction inspire de près le *Tombeau de Madame la Princesse de Condé* de 1564, magnifique poème architectural (164 vers alexandrins en rimes suivies) où, dans une vision rayonnante de lumière (selon le *topos* de la vision) le poète-prophète, dans un état de ravissement extatique («privé de sens et de forces humaines», v. 13) voit défiler trois dames «bâtisseuses» *alias* les trois vertus théologiques qui érigent, à l'ombre de Saint Paul, un monument à la défunte et gravent les vers de son épitaphe. La première, vêtue d'un manteau «semé par tout | D'avirons et de masts esclattez, par le bout | De cordages rompus, de voilles sans puissance» (vv. 26-28) est l'Espérance dont le symbole est l'ancre qui rend inutiles tous ces moyens. L'ancre est pour Saint Paul, le Christ: «cette espérance nous la garderons comme une ancre solide et ferme de notre âme» (Hebreux 6, 19-20).

L'espérance grave l'histoire d'Isaac et le portrait de la Patience avec une Bible en main, symbole des vertus de la défunte, qui avait su supporter, comme Abraham, les épreuves que Dieu lui avait envoyées grâce à la Patience et à la parole de Dieu qui seule peut consoler les hommes. Sous le visage d'Isaac, «enfant» de Abraham, on peut aussi sans doute voir une allusion à tous les enfants (cinq fils de la princesse étaient morts enfants) d'Eléonore morts et notamment aux jumeaux Louis et Charles qu'elle avait accouchés avant terme après l'attaque subie à Vanderay, près de Lisy-sur-Ourcq<sup>92</sup>. La première vertu engrave en effet les mots suivants:

Celle qui gist icy, espera constamment  
Ce qu'elle ne peut voir que de l'entendement,  
Et en se consolant aux escriptures saintes  
La seule patience accompagna ses plainctes. (vv. 63-66)

La seconde déesse, vêtue «d'un seul linge blanc» est la Foi qui écrit à son tour dans ce tombeau de papier qui est un hymne au Christ et à ses élus (v. 38, «ceux auxquels de ce Christ les graces sont données») dans lequel le champ lexical de «l'écriture» (v. 62), comme celui de la sculpture («marbre, pierre, graver, entailler, frise, pourtraict, porphyre...»), est fondamental. Le poème toutefois oppose nettement l'écriture humaine aux écritures saintes, la parole des hommes à la Parole de Dieu que la défunte a su lire et écouter. La dernière dame, la Charité, est entourée de milliers de pauvres dans des conditions pénibles. La pauvreté est d'ailleurs l'un des thèmes obsédants de la poésie grévinienne et l'aumône est le sujet du Sermon 12, *Quelles choses nous devroyent nous inciter à faire l'aumone* traduit par Grévin.

Si Occhino est sans doute à l'arrière-plan de cette vision architecturale rayonnante de lumière, il est évident que Grévin s'inspire aussi de Ronsard et notamment de sa *Traduction des vers latins de Jean Daurat pour Marguerite de Navarre*<sup>93</sup>. À partir de la vision prophétique («Ainsi que le ravy Prophete...», v. 1) jusqu'au voyage céleste sur les roues ou vertus qui correspondent aux quatre dames de cette élégie monument funèbre, Ronsard, suivi par Grévin, avait ajouté aux trois vertus théologiques la Patience:

(91) Pour une étude détaillée des sources, cf. R. GORRIS CAMOS, *Dans le labyrinthe des Sermons de Bernardino Occhino éditions et traductions*, in *Le livre italien en Suisse* cit., *passim*.

(92) *Autour d'Eléonore de Roye* cit, p. 138.

(93) RONSARD, *Ceuvres complètes*, Jean Céard, Daniel Ménager et M. Simonin édd., Paris, Gallimard, 1994, «La Pléiade», I, p. 862 (Lm, II, 50-53).

Hautaine au ciel est arrivée  
 Sur quatre rouës eslevée.  
 Foy, Esperance, Charité,  
 Et Patience dure et forte,  
 Qui courageusement supporte:  
 Toute maligne adversité. (vv. 25-30)

Mais ici la parole de Dieu, la parole vive, le christocentrisme efface toute trace de poétique de l'*encomium*; le ravissement extatique fini, le poète revient à l'histoire. Il s'adresse au Prince (v. 135) et à ses victoires et surtout au «troupeau Chrestien» que la princesse de Roye avait tant de fois secouru, comme la mère son enfant.

### *Rencontres anglaises: des hommes, des femmes et des livres*

Or, si le poète-médecin n'avait pas caché, dans son *Chant du cygne*, l'accueil favorable que la Reine anglaise (reine depuis 1559) lui avait accordé, le réseau des dédicaces des seize poèmes anglais contenus dans le Ms. Vulcob (BnF, Ms latin 8143)<sup>94</sup> évoquent d'autres rencontres franco-anglaises qui auront des retombées importantes sur son destin. Des hommes, des femmes et des livres; un réseau se dessine ainsi derrière l'*encomium* officiel tissé pour la Reine anglaise qui évoque des rapports importants avec l'ambassadeur de France (avril 1566-novembre 1568), le très habile Monsieur de la Forest, *alias* Jacques Bochetel<sup>95</sup>, qui a à son service plusieurs agents secrets parmi lesquels le secrétaire de Sir Nicholas Throckmorton<sup>96</sup>, homme de confiance et ambassadeur de la reine. Grévin, «receu et bien-vollu par les faveurs humaines | d'un grand ambassadeur, l'honneur des Bouchetel» (sonnet VIII, vv. 10-11) adresse à Monsieur de la Forest, non seulement le sonnet VIII des *Sonnets d'Angleterre*, mais aussi sa traduction des emblèmes d'Adrien Le Jeune, parue chez Plantin en 1567 (privilege 1565)<sup>97</sup>.

(94) Cf. BnF, Ms. Latin 8143, ff. 55-58. Les sonnets d'Angleterre ont été publiés par DOREZ, *Sonnets d'Angleterre et de Flandre par Jacques Grévin*, «Bulletin du Bibliophile», XV<sup>e</sup> série, 1862, pp. 1044-1061 et par L. PINVERT cit., pp. 370-386.

(95) Sur les Bochetel voir le dossier Ms. *Histoire générale de la maison des Bochetel*, BnF, mss. fr. 17827, 23515, 23517 et I. COMPARATO, *Guillaume Bochetel. Secrétaire d'état sous les règnes de François I<sup>er</sup> et de Henri II*, in R. MOUSNIER, *Le Conseil du roi de Louis XII à la Révolution*, Paris, PUF, 1970, p. 109 ss. Voir aussi B. GARNIER, *Guillaume Bochetel (?-1558): l'irrésistible ascension d'un lettré de province sous François I<sup>er</sup>*, in *Bourges à la Renaissance hommes de lettres, hommes de lois*, S. Geonget dir., Paris, Klincksieck, 2011, p. 343 ss.

(96) Voir A. TEULET, *Papiers d'état, pièces et documents inédits ou peu connus relatifs à l'histoire de l'Ecosse au XVI<sup>e</sup> siècle, tirés des Bibliothèques et des archives de France, et publiés pour le Bannatyne Club d'Edimbourg*, Paris, Plon frères, 1851, I, p. xxxiv et *passim*. Sur les agents secrets franco-anglais, cf. aussi la belle contribution de D. SPEZIARI, «Nicolas de Nicolay agent double et géographe dans les *Navigations et pérégrinations orientales*», journée d'étude *Le lys et le croissant: François I<sup>er</sup> et l'Orient*, Università Ca' Foscari, Venise, 19 mai 2015, sous presse.

(97) Voir la dédicace des *Emblèmes* d'Adrien Le Jeune adressée à *Monsieur, Monsieur de la Forest, Ambassadeur en Angleterre pour la Majesté du Roy de France*, f. A 2 qui est signée d'Anvers le 20 octobre 1567. Il raconte dans cette dédicace à Jacques Bochetel, sieur de la Forest-Thaumyère, ambassadeur du roi de France en Angleterre et neveu de Jean de Morvilliers d'avoir relu l'ouvrage «par les chemins», lors de son voyage en Angleterre et de l'avoir «fait François, d'autant qu'il me sembloit digne d'estre veu par un chacun». Cf. LES/EMBLÈSMES/DU S. ADRIAN LE/JEUNE, MEDECIN ET HISTORIEN DES ESTATS DE/HOLLANDE./Faicts François & sommairemet expliquez.//[marque Plantin]/A ANVERS, /De l'imprimerie de Christophle Plantin./M.D.LXX./AVEC PRIVILEGE.// (ex. Arsenal, 8° BL 32975 et BnF Z 17435). Le privilege date du 6 janvier 1565. Sur ce recueil d'emblèmes, cf. A. SAUNDERS, *A Bibliography of French Emblem Books*, Genève, Droz, 1999, I, pp. 658-662, nn. 352, 353, 354 qui reproduit, p. 658, la page de titre de 1567 et signale un exemplaire de l'édition 1567 conservé à l'Université de Glasgow et un autre à la Bib. Henry E. Huntington Library de San Marino (USA). Les emblèmes de Le Jeune ont un grand intérêt pour l'institution du prince et pour l'éthique, cf. par

Deux réseaux et deux clans surtout se dessinent ainsi autour de Grévin anglais qui s'enchevêtrent et qui tissent des liens complexes par leur position stratégique dans les relations franco-anglaises qui restent encore à explorer: le réseau des ambassadeurs, comme Jacques Bochetel, seigneur de la Forest-Thaumyère qui, dans ces années 1560, est sensible aux idées nouvelles (plusieurs membres de sa famille se convertiront) comme le suggèrent Michel de Castelnau et Ivo Comparato<sup>98</sup>, ou comme Jean de Vulcob qui lit Bèze et Olimpia Morata<sup>99</sup>, et celui des grandes familles de la Réforme, comme les Condé, les de Roze, les Vulcob, les Bochetel qui entretiennent, ainsi qu'on le sait, des rapports très intenses avec la monarchie anglaise et leurs représentants en France.

Les deux clans Condé et Bochetel, apparemment séparés, des princes de sang et des fonctionnaires riches, cultivés et très puissants, sont par contre étroitement liés si l'on pense par exemple que Jeanne de Vulcob, fille de Catherine Bochetel et nièce de l'ambassadeur, écrit la longue *Épître*<sup>100</sup> en prose adressée à Lady Trockmorton qui ouvre le Tombeau d'Éléonore de Roze et qui fut traduite en anglais à toute vitesse par l'agent secret Middlemore. Son frère, Jean de Vulcob, encore un ambassadeur, est l'ami des poètes anglais comme Sydney<sup>101</sup> et de Grévin qui lui adresse les sonnets d'Angleterre XI et XIV.

Le nom de la «Princess of Condé» revient d'ailleurs fréquemment dans les dépêches et les documents des ambassadeurs anglais dans ces années (1560-1564) et des agents de la reine anglaise, mais aussi dans les pamphlets du parti Condé dont il existe un recueil à la Mazarine 18824 qui contient aussi le *Contrediscours des Misères de ce temps*, 1562, souvent attribué à Chrestien, à côté de nombreuses plaquettes du parti de Condé<sup>102</sup>. Florent Chrestien écrit à la fin un *Sonnet en faveur de l'Auteur* de ce discours qui encore une fois orchestre le thème, cher à Grévin, du voyage par mer<sup>103</sup>.

Éléonore, femme délaissée par son mari, est en réalité une «femme forte» qui n'hésite pas à intervenir dans l'histoire et qui était considérée, dans les moments de grande difficulté, comme l'arrestation de Condé et de sa mère en 1560, «comme chef de Party pendant la prison du Prince par son mari après la bataille de Dreux»<sup>104</sup>. C'est durant cette captivité qu'elle écrit deux lettres à la reine d'Angleterre et d'autres lettres à son entourage<sup>105</sup>. Pour les protestants l'appui de la reine anglaise devient à ce moment indispensable. Cette dernière reçoit sans cesse des rapports sur les entretiens de la princesse avec la Reine mère qui aboutiront à la paix d'Amboise évoquée dans le V<sup>e</sup> sonnet anglais, une paix des dames qui sera fortement critiquée par les réformés les plus intransigeants et que l'Angleterre, qui avait signé avec Condé le traité de Hampton Court en 1562, refuse d'accepter. La politique ambiguë de Condé, «betwixt two waters» (CaSPF, vol. 6, 22 mai 1563), irrite la Reine et ses agents comme Middlemore

ex. p. 48, l'emblème XLIV «La double voye de Vertu et de Vice»; l'emblème XII, «La prudence jointe avec la force» f. 17; l'emblème XIV, «Les richesses des Princes sont le soutien du peuple, qui leur fait honneur», f. 18.

(98) Cf. I. COMPARATO, *Guillaume Bochetel. Secrétaire d'état sous les règnes de François I<sup>er</sup> et de Henri II* cit., p. 343 s.

(99) Cf. le Ms BnF, Latin 8143, f. 121 et f. 125 v<sup>o</sup>.

(100) *Épître d'une damoiselle françoise à une sienne amie dame estrangere* cit.

(101) Cf. J.D. CAMPBELL, *Literary Circles and Gender in Early Modern Europe: A Cross-Cultural Approach*, Aldershot, Ashgate, 2006.

(102) Sur ces recueils qui prendront le nom de Mémoires de Condé, voir J.-F. GILMONT, *La diffusion des Mémoires de Condé par Eloi Gibier en*

1562-1563, in *Le livre et ses secrets*, Genève, Droz, 2003.

(103) Voir le *Sommaire recueil des choses mémorables que le Seigneur Prince de Condé a protestées et faites pour la gloire de Dieu, repos et utilité du Royaume de France*, 1564. Voir aussi L.F. PARMALÉE, *Good News from France: French anti-League propaganda in late Elizabethan England*, Rochester, 1966. Voir aussi le recueil Mazarine 18824 A3 qui contient de nombreuses plaquettes du parti de Condé.

(104) M. DE CASTELNAU, *Les Mémoires de messire Michel de Castelnau, seigneur de Mauvissière... augmentez de plusieurs commentaires... par J. Le Laboureur*, Bruxelles, 1731, I, 381-382.

(105) Cf. *La Correspondance d'Éléonore de Roze (juin 1558-mai 1564)*, in *Autour d'Éléonore de Roze* cit., p. 75 et p. 79.

qui écrit, choqué par le fait que le prince participe à la reconquête du Havre avec les Français contre la reine:

Sir, the inconstancy and miserableness of the prince of Condé is so great, havinge bothe forgotten Godd and his owne honor, as that he hath sufferyd himself to be wonne by the Q. mother to go agaisnt His Majesty at Newhaven. (CalSPF, vol. 6, 19 juin 1563)

Eléonore qui meurt l'année suivante, le 23 juillet 1564, écrit des lettres intenses, habiles dans lesquelles elle demande à la reine «prompte faveur et bon secours», mais qui sont sous-tendues par sa foi profonde en Dieu<sup>106</sup>. Elle n'hésite pas à utiliser la rhétorique des passions, à montrer à la reine son «affliction», lui demandant de «prendre pitié d'une princesse tant explorée». Eléonore qui sait que la reine partage sa foi utilise un langage de la connivence qui sait toucher en profondeur. Si elle ne peut ignorer que sans «la grace et assistance de Dieu» rien ne peut arriver, ses connaissances théologiques sont profondes, elle demande toutefois, sans hésiter, «l'ayde des secours humains» (le mot «humains» revient deux fois)<sup>107</sup>. Si ces deux dames ont en commun un «dieu des armes pour chef» qui les unit dans une «sainte affection», la dame de Condé n'hésite pas à demander l'intervention des soldats afin que «ceux qui sont au Havre s'emploient vivement à ce coup à subvenir et defendre la juste querelle pour laquelle ilz sont venuz; affin de delivrer de prison celuy qu'il vous plaist de tant favoriser»<sup>108</sup>.

*L'Epistre d'une damoiselle françoise à une sienne amie dame estrangere. Sur la mort d'excellente et vertueuse Dame Leonore de Roye, Princesse de Condé. Contenant le Testament et derniere volonté d'icelle. Ensemble le Tombeau de la dicte dame*<sup>109</sup> que Jeanne de Vulcob adresse à Lady Trockmorton qui s'appelle Anne, comme la dédicataire des sonnets de Grévin du Ms. Vulcob, BnF 1718, est non seulement l'un des innombrables témoignages célébrant la vertu de la princesse de Condé, mais entre dans le vif de ce *networking* franco-anglais des femmes de la Bible, unies par cette «sainte affection», par leur foi militante, par leurs visées politiques, mais aussi éthiques et religieuses, d'ambassadeurs comme le mari de Lady Throckmorton, sir Nicholas, défenseur acharné des réformés sous Marie Tudor, et Jean de Vulcob, d'agents secrets comme le traducteur Middlemore et par ce poète de l'exil qui, après son retour, continue à fréquenter le clan Condé, à écrire des poèmes pour le baptême du petit prince Condé, à enchâsser, après l'épître en prose de Mme de Vulcob ce long *Tombeau*<sup>109</sup> en vers signé I.G. dont nous avons parlé.

Or, si l'auteur de *L'Epistre* est, d'après l'identification effectuée par F. Lachèvre, Jeanne de Vulcob, en relisant l'exemplaire BnF, des doutes surgissent. On trouve en effet dans le texte non seulement l'exaltation des vertus théologiques, foi, espérance et charité, sujet de *La terza parte delle prediche, nelle quali si tratta, della Fede, Speranza e Carità, tanto divinamen/te, quanto si possi da ogni pio Christia-/no desiderare, a utilità di quelli i qual-/li cercano intendere la verità/dell'Evangelio* et du *Tombeau* architectural de Grévin, mais des échos des sermons traduits et publiés chez Etienne par Grévin et dédiés à la mère de la princesse disparue. La notion de grâce, d'élection divine parcourt le texte comme les sermons et comme la dédicace de Ochino de ses

(106) *Ibid.*, pp. 61-100.

(107) Lettre du 5 janvier 1563, à Elisabeth d'Angleterre, d'Orléans cit., pp. 75-76.

(108) Lettre du 14 janvier 1563, à Elisabeth d'Angleterre, d'Orléans, éd. cit., pp. 79-80.

(109) *L'Epistre d'une damoiselle françoise à une sienne amie dame estrangere* a connu plusieurs éditions de 1564 à 1664 Un exemplaire est conservé

à la BnF, 8° Ln<sup>27</sup> 4667, un autre ex. est conservé à l'Arsenal et à Sainte Geneviève. Sur les différentes éditions, voir A. PETTEGREE, M. WALSBY, A. WILKINSON édd., *French Vernacular Books. Livres vernaculaires français. Books Published in the French Language before 1601. Livres imprimés en français avant 1601*, Leiden, Brill, 2007 et *Autour d'Eléonore de Roye* cit., p. 133.

*Laberinti* à Elisabeth<sup>110</sup>. Le récit des épreuves auxquelles la princesse a été soumise évoque ce théâtre de l'épreuve cher aux réformés<sup>111</sup> et transforme les «afflictions» de cette femme forte, mais que la douleur et les deuils n'ont pas épargnée dans une démonstration de son éléction. Mais ce qui frappe c'est surtout la précision dans la description des symptômes physiques de la maladie, une pneumonie, qui a atteint la princesse («flux de ventre», «flux de sang», «courte haleine», «mal de gorge», «Catharre»...), le lexique «médical» que l'auteur utilise dans le récit de la longue agonie d'Eléonore fait en effet penser à quelqu'un qui connaît bien la médecine.

La vie est une dangereuse pérégrination, «le rire du jour qui vient» (Proverbes), la bonne mort, le christocentrisme: autant de thèmes chers au poète de la *Gélodra-crye* qui émaillent cette épître qui est un véritable *ars moriendi*<sup>112</sup>. Calvin et Farel considèrent la préparation à la mort comme l'élément principal de la vie chrétienne<sup>113</sup>. La vie est un apprentissage continu de la mort et «une méditation de la vie future». Les prières d'Eléonore de Roye non seulement évoquent sa «ferme foy» calvinienne et le chapitre *De la foy* de *L'Institution chrétienne*, mais aussi la magnifique oraison et prière en style direct qui clôt les sermons de 1561 et qui pourrait être l'œuvre du traducteur.

Or, ce qui est certain c'est que la sœur de Jeanne de Vulcob, Gabrielle, était un membre important de la cour de Marguerite de France, en tant que femme de Claude Genton, sieur de Brosses, prévôt des Marechaux de Berry, Maître d'Hôtel de Marguerite de France duchesse de Savoie et de Berry et membre d'une autre famille liée aux Bochetel et aux Vulcob<sup>114</sup>, les de Brosses dont Jean qui devint à Turin le trésorier de Marguerite. Pour comprendre l'importance de son rôle il suffit de penser qu'en 1565 le duc offre en don au trésorier de Brosses le terrain et le château (où la fille de Henri IV, Marie Christine fera bâtir le château actuel) du Valentino, mais qu'il rachète après la mort de Marguerite quand les de Brosses, comme tous les membres de la cour de Marguerite seront dispersés<sup>115</sup>. Le clan des Bochetel-Vulcob a donc sans doute recommandé Jacques Grévin à la duchesse de Savoie sinon invité le poète à Turin<sup>116</sup>.

(110) Cf. l'édition des *Laberinti* cit., pp. 3-4.

(111) Voir sur cette notion le beau livre de R. STAWARZ-LUGINBUHL, *Un théâtre de l'épreuve. Tragédies huguenotes en marge des guerres de religion en France 1550-1573*, Genève, Droz, «Travaux d'Humanisme et Renaissance», 2012.

(112) Sur l'*ars moriendi* dans la littérature réformée, voir V. FERRER, «Apprendre à mourir d'heure en autre»: l'instruction et la consolation de l'âme, in *Exercices de l'âme fidèle. La littérature de piété en prose dans le milieu réformé francophone (1524-1685)*, Genève, Droz, 2013, p. 62 ss.

(113) Voir G. FAREL, *Sommaire et briefve declaration*, Alençon, Simon du Bois, 1532, chap. 40, «De la preparation à la mort». Voir aussi CALVIN, «De la vie chrestienne», *Institution de la vie chrestienne*, éd. O. Millet, Genève, Droz, 2008, p. 1645 ss.

(114) A. COLLAS, *L'ascension sociale des notables urbains: L'exemple de Bourges: 1286-1600*, Paris, L'Harmattan, 2010.

(115) Voir C. ROGGERO, M.G. VINARDI, V. DE

FABIANI, *Ville Sabaude*, Milan, Rusconi, 1990, pp. 15 et 201 et *Dizionario, ad vocem*. De Brosses est l'un des serviteurs les plus fidèles de la cour auxquels Marguerite pense sur le point de mourir en 1574. Malade et inquiète pour les siens, elle fait demander à son neveu, Henri III que ses rentes soient conservées (ASTO, Corte, Real Casa, mazzo 19, n. 10) afin de pouvoir soutenir sa maison. Voir R. GORRIS CAMOS, *Princesse des frontières*, Genève, Droz, en préparation.

(116) Sur le système de recrutement des poètes de la Cour de Savoie, cf. R. GORRIS CAMOS, *Giovan Battista Giralaldi Cinthio, entre Ferrare et Turin, vero rifugio e securissimo porto*, in *Giovan Battista Giralaldi Cinthio: hombre de Corte, preceptista y creador*, I. Romera dir., Actes du Colloque de València, les 8-10 novembre 2012, «Critica letteraria», anno XLI, fasc. I-II, nn. 158-159, 2013, pp. 239-289 et EAD., «Ho la barca alla riva»: l'*Arrenopia* o l'entre-deux, con una lettera inedita del Giralaldi Cinthio, in *Ai confini della letteratura* cit., pp. 45-66.



## «Je rame la Tamise»: les sonnets d'Angleterre ou le tourment de la pensée

C'est d'ailleurs à l'ombre du clan Bochetel que s'est aussi constitué le recueil Ms. Lat. 8143 qui contient les *Seize Sonnets d'Angleterre et de Flandres* (ff. 55-58) dans lesquels le poète, à côté des tragiques de l'histoire, de la «tragédie» qui secoue la France, évoque ses «regrets» et les raisons de son «exil volontaire».

J'escrivois la plus part de ces miens pensemens  
Ce pendant qu'en la France une civile guerre  
Pour la seconde foys, ainsy comme tonnerre  
Foudroioit à l'envy mille morts et tourmens.  
Lors ung oraige espais de reistres allemans  
Plouvoit à gros torrens pour noyer nostre terre:  
Mais moy, loing des malheurs j'habitois l'Angleterre  
Ennemy des discors et de ses remuementz. (f. 56 v<sup>o</sup>)

Le Ms. Lat. 8143 qui contient une constellation de poèmes de Belleau, des poèmes amoureux, des vers latins du poète de Novara, Antonio Cerruti<sup>117</sup> et réunit des papiers provenant du clan Morvilliers-Bochetel, des documents «trouvés parmi les papiers de Venise», un cahier de poèmes latins de Germain Audebert, de Bèze, d'Olímpia Morata appartenus à Jean de Vulcob<sup>118</sup>. Or, Morvilliers, Vulcob et La Forest appartiennent tous au clan Bochetel et il n'est guère étonnant que les sonnets de Grévin, patiemment revus et corrigés par l'auteur, se trouvent dans ce Ms. Vulcob, ainsi que d'autres poèmes de Grévin sont présents dans le Ms. Fr. 1718 qui contient des poèmes de Madeleine de l'Aubespine. D'autres manuscrits de la nébuleuse Bochetel sont parvenus à Turin où se trouvait le Manuscrit des poèmes de Madeleine de l'Aubespine, brûlé en 1904, mais soigneusement décrit et partiellement transcrit par Peyron et la traduction des *Troades* d'Euripide par Guillaume Bochetel (probablement un autre exemplaire de la traduction conservée au Musée Condé de Chantilly)<sup>119</sup>. Ce qui ne surprend pas du tout, car les Bochetel et leurs proches sont étroitement liés à Marguerite, duchesse de Berry qui a toujours réuni autour d'elle à Turin de nombreux fonctionnaires, professeurs et autres serveurs provenant de Bourges.

Il est certain que la Muse anglaise suit diverses inspirations: élégiaque, politique, historique, éthique et amoureuse (Anne) alors que dans l'important paratexte à Jean de Gorris (1567) de son Nicandre, le poète de Clermont affirmera avoir renié l'amour et il définira l'*Olympe*: «les vers de mon apprentissage, Qui furent mes esteufs, mes cartes et mes dès» (f. 9); on trouve aussi 4 sonnets amoureux dans le ms 1718.

Une inspiration nouvelle, sauvage et cruelle, semble par contre parcourir ces sonnets écrits à l'ombre de Du Bellay et colore d'images cruelles et «barbares» ce séjour profondément marqué par dame Mélancolie. Le même sentiment qui sera à la base des 24 sonnets romains, la nostalgie et la triste constatation de la décadence du monde qui va à l'empire sous-tend déjà les poèmes anglais.

Une ville, Londres, un fleuve, la Tamise, selon le *topos* bellayien mais, après le *Chant du cygne* où la rhétorique de l'éloge domine, le ton a changé. Le cygne, image obsédante de la poésie grévinienne dès ses débuts (cf. les *Regrets de Charles d'Autriche*

(117) Cf. f. 19. Sur ce poète, cf. DBI, *ad vocem*.

(118) Voir pour la description complète du contenu le Catalogue en ligne des Mss de la BnF.

(119) Sur ces deux manuscrits brûlés voir R. GORRIS CAMOS, «Una notte d'inferno»: autour de l'incendie de la Bibliothèque Nationale de Turin:

*livres détruits, livres rescapés*, Actes du Colloque de Cambridge, *Renaissance Libraries and Collections*, les 16-17 septembre 2012, in *Les labyrinthes de l'esprit*, R. Gorris Camos et A. Vanautgaerden édd., Genève, Droz, 2015, pp. 487-547.

et le tombeau de du Bellay), est ici, dans le sonnet I, le sonnet de l'ennui profond, lent comme sa promenade en bateau, un observateur implacable qui évoque cette ville étrangère sous un côté sombre et cruel.

Poète périégète, il voit le long de la Tamise «mains pallais d'excellante beauté», mais son regard s'arrête sur ces lieux où la populace fait combattre des fauves, comme dans la Rome ancienne, ours, taureaux et dogues, «bestes sans raison» qui évoquent au poète exilé d'autres guerres et d'autres combats:

Mais l'onde qui est sourde, et la pierre muette;  
Les bestes sans raison ne me font qu'ennuyer  
Despuis qu'il me souvient de ceulx que je regrette. (f. 55 r°)

Londres est une ville de pierre et d'eau, froide, hostile et indifférente («Mais l'onde qui es sourde et la pierre muette», I, v. 1), mais aussi inquiétante comme le palais de Bridewell, sujet du sonnet III. Bâti par Henri VIII qui y demeura et y reçut Charles Quint (à ce «brave empereur», v. 3, Grévin avait consacré ses *Regrets de Charles d'Autriche*)<sup>120</sup>, cet immense palais accueillit la délégation romaine lors du divorce du roi Henri VIII. Siège de l'ambassadeur de France de 1531 à 1538 et cadre du célèbre tableau d'Holbein, Bridewell devint, depuis 1556, une triste et angoissante prison-asile pour les femmes dévoyées qui n'inspire qu'horreur et terreur (vv. 2-3 rime terreur/erreur; le motif de la pierre qui revient pour évoquer l'indifférence de la pierre aux drames humains qu'elle cache). Les vers mordants de Grévin, qui compare Bridewell au purgatoire de ces jeunes femmes courant l'aiguillette, contiennent à l'arrière-plan une satire griffante des mœurs royales que l'étrange silence sur Henri VIII ne fait que confirmer. Marguerite de Navarre *docet*, elle avait refusé de rencontrer Anne Boleyn<sup>121</sup>. Encore une fois on assiste à un dédoublement de Grévin: d'un côté le poète de circonstance qui célèbre les rois, de l'autre le poète qui confie à ses poèmes manuscrits ses véritables sentiments.

Londres est dans ces sonnets de l'exil une hétérotopie qui cristallise les regrets et les ennuis (mot récurrent, deux fois dans le sonnet I) du poète qui oppose, dans un jeu continu de va-et-vient, la France et sa «langue faconde et docte et bien aprise» (sonnet I, v. 3) à ce Pays qui est pour lui un abri, mais aussi une prison (cf. la récurrence du mot «prise» en rime, sonnet I, le mot «arrestés», v. 4). Autre preuve le sonnet V évoquant «le pacifique édit», Grévin, homme de Condé, y défend l'édit d'Amboise (2 mars 1563)<sup>122</sup> qui autorisait le culte protestant dans certains lieux réservés (chapelle des châteaux, une ville par bailliage) et ouvre une période de tolérance civile. L'édit qui précisait que personne ne devait être inquiété pour ses opinions religieuses reste pourtant précaire. Le Parlement de Paris («faulx monnoieurs») hésite en effet à enregistrer le nouvel édit de paix qu'il juge trop tolérant. Profitant de la paix, Le Havre est repris aux Anglais par les catholiques et les protestants. Ce traité, moins favorable aux réformés que l'édit de janvier, a beaucoup compliqué les rapports entre Condé et l'Angleterre<sup>123</sup> et les ambassadeurs anglais critiquent Condé. Grévin par contre regrette que l'édit, fortement voulu par Eléonore et Catherine et conquis «sur l'effet d'une guerrière lance» ait été remis en question par le Parlement. Encore une fois

(120) *Les Regrets de Charles d'Autriche, Empereur, cinquième de ce nom. Ensemble la description du Beauvaisis et autres œuvres*, Paris, Martin l'Homme, 1558.

(121) Cf. MC FARLANE, *GB and France*, in *Studies in French Literature Presented to H.W. Lawton* cit., p. 408 ss.

(122) Cf. sur cet édit voir A. JOUANA, J. BOUCHER, D. BILOGHI, G. LE THIEC, *Histoire et dictionnaire des guerres de religion*, Paris, Bouquins, 1998, *ad vocem*. Cf. aussi O. CARPI, *Les guerres de religion (1559-1598): Un conflit franco-français*, Paris, Ellipses, coll. «Biographies et Mythes historiques», 2012.

(123) Voir *Autour d'Eléonore de Roye* cit., p. 79.

le poète se place du côté français et de Condé qui avait fortement voulu cette paix, même contre l'opinion des siens.

Et c'est à Londres, nous dit-il (sonnet VIII), que la seconde guerre de religion (26-28 septembre 1567) le surprend, sous la protection et les «faveurs humaines» de Jacques Bochetel, «grand ambassadeur», «honneur des Bouchetelz», homme de grande culture dont la sagesse et le «discourir» s'opposent à la brutalité des uns et des autres. La parole peut sauver l'humanité; ce message important est l'un des fils rouges de ces sonnets où, dès le premier poème, il évoque «la langue faconde et docte et bien aprise» (f. 55 r°, I, v. 3) qui parle de «vertu et de l'honestété» aux «bestes sans raison», à la folie. Il s'oppose surtout à la «faulseté», à cette «faulce opinion» (sonnet VI), «cruelle et inconstante», aveugle et surtout irrationnelle qui fait éloigner la vertu et la science: «quelque part que tu sois, tu chasses la science» (sonnet VI, f. 56 r°). La superstition, «cruelle et inconstante», peut rendre l'homme qui se laisse capturer par ce poison, «infirmé», léger et inconstant.

L'homme de science qui combat les préjugés (des sorcières aux vertus de l'antimoine qui n'est pour lui qu'un poison à utiliser en médecine avec grande prudence)<sup>124</sup> est inséparable du poète cherchant cette «muse parfette» qui sache allier la science à la poésie, la sagesse à la charité. Mieux vaut selon lui et selon son ami, si on ne peut chanter Dieu, chanter les beautés de la création divine<sup>125</sup>. Celui qui suit la «fausse opinion» deviendra par contre «faux, masqué, cruel et inconstant».

Le magnifique sonnet VII, le sonnet du «sour t pensemēt» est dédié à son ami Florent Chrestien, «divine teste» (Ronsard), qui est à Orléans et traduit dans ces mêmes années le *Jephté* de Buchanan (paru chez Rabier en janvier 1567)<sup>126</sup>. La structure rapportée de ce sonnet-complainte évoque la foule de pensées, les espoirs et les craintes qui, seul et pensif, l'angoissent et imitent le rythme serré de sa course à cheval qui lui fait parcourir, «d'heure en heure», le cœur battant, les régions du Nord (Hainaut, Brabant, Flandres, Artois). Ici apparaît de nouveau le thème de la peur du silence provoqué par la souffrance de l'exil: «le penser me tenoit la langue, et l'esperance l'Emportoit mon esprit au lieu où je n'estois» (vv. 5-6). La poésie seule l'aide à charmer «les regrets envieux d'une fascheuse absence» (v. 4):

Dy moy, qu'eusse-je fait à ce sour t pensemēt,  
A ce trompeur espoir, à ce craintif tourment,  
Sy je n'eusse adressé aux Muses ma complainte?

Elles chassèrent loing ces trois boureaux divers,  
Sy bein que ce pendant j'ay fasonné ces vers  
Pour charmer mon penser, mon espoir et ma crainte. (vv. 9-14)

(124) Cf. D. KAHN, *Alchimie et paracelsisme en France (1567-1625)*, Genève, Droz, 2007, *passim*.

(125) Voir le magnifique art poétique contenu dans sa traduction de Nicandre. Florent Chrestien et ses amis opposent d'ailleurs à *La Franciade*, à la muse épique la muse savante qui est capable de chanter les «phoenomenes» (Belleau), les éclairs, la grêle, le tonnerre (comme les *Meteores* de Baïf) et le Nicandre de Grévin.

(126) Cf. l'édition de D. BOCCASSINI, *Jephté*, in *Théâtre français de la Renaissance. La tragédie de l'époque d'Henri II et de Charles IX*, Florence-Pa-

ris, Olschki-PUF, 1990, pp. 407-489 et F. BARBIER-MUELLER, *Ma Bibliothèque poétique*, tome IV, n. 68, p. 408 ss. Sur Florent Chrestien traducteur, voir F. VIAN, *Florent Chrestien lecteur et traducteur d'Apolonios de Rhodes*, «BHR», XXXIV, 1972, pp. 471-482. L'exemplaire des *Argonautiques* (BnF) est annoté par l'humaniste. Voir aussi R. GORRIS CAMOS, *Le voile de Timanthe: le "Jephté ou le vceu" de Florent Chrestien, une tragédie de la solitude*, in *La Tragédie Sainte en France (1540-1610). Problématique d'un genre* cit.

«Je n'ay pour le jourd'huy qu'une longue pensée»

Ces sonnets de l'exil, écrits à l'ombre de Maître Clément et de du Bellay, évoquent l'un après l'autre, dans leur diversité de thème et de rythme – on passe du *lento* de la balade en bateau, «je rame la Tamise», à la course effrénée à cheval dans les pays du Nord – l'immobilité des jours et des nuits «de paresse inhumaine» (sonnet XIV, v. 4) et le rythme «tumultueux» et «impetueux» des «ondes effroiables» et des événements des guerres. Le long tourment de ce «long pensement mille foys repensé» (sonnet XIII) ne sait trouver fin et repos. D'un sonnet l'autre ce «sourt pensement», ce «penser» (sonnet VII), ce «pensement que j'ay... tumultueux» (sonnet XI), cette «longue pensée, | qui par milles discours est à demy lassée | Et augmente tousjours le mal que mon cœur sent» (sonnet X), devient par son martèlement continu et douloureux une obsession qui le hante sans fin et qui métamorphose les «vers» de la «complainte» en cruels «pensemens»:

J'escrivois la plus part de ces miens pensemens (s. VIII, v. 1)

Dans ces sonnets de l'absence et de la pensée obsédante est palpable la peur de Grévin, la peur de perdre sa rationalité, sa capacité d'analyser rationnellement les faits et l'histoire, la peur de ne plus pouvoir se consacrer à ses études scientifiques, à l'écriture, la crainte de ces «ondes effroiables qui menacent de loing un rocher grant et fort» (sonnet XI), la crainte du silence, «le penser me tenoit la langue» (sonnet VII). Il a peur, comme Ovide évoquant les mots qui manquent (*verba mihi desunt*), son esprit malade (*mens aegra iacet*) et comme engourdi (*ingenium longa rubigine laesum torpet*), de perdre ses facultés intellectuelles. Il pense sans doute aussi au Ps 136, *Ballade de l'exilé*, évoquant l'exil de Babylone et où l'on orchestre le thème du chant qui se dessèche et qui s'éteint. Il court le danger de ne plus distinguer entre le vrai et le faux, mais aussi entre la vraie sagesse et la fausse sagesse, car la sagesse humaine n'est que vanité «s'elle n'a pour compagne et grace et charité | admirables effets de toute sapience» (sonnet XII, vv. 10-11). Il éprouve ce que Lionello appelle «quel senso atroce di morte del linguaggio, di fine di ogni espressione poetica», mais qui est, en réalité, comme pour notre Grévin, «la morte di “una” poesia, terrena, oggettiva, staccata dai grandi miraggi e dai supremi rimpianti»<sup>127</sup>.

Cette «fascheuse absence» fait de lui une sorte de fantôme, un corps sans esprit. Le jeune poète du portrait de François Clouet aux boucles dorées qu'il évoque dans le sonnet X n'existe plus («celluy qui l'a veu et ores me voit, pense | voir de cest euvre grant seullement ung extrait», vv. 7-8); il n'y a maintenant que cette ombre en exil, «car me voyans icy faire ma demourance | ce n'est que veoir un cors dont l'esprit est distrait» (vv. 2-4). Rien ne reste, sauf, encore et seulement, cette unique pensée: «je n'ay pour le jourd'huy qu'une longue pensée»:

Ces vers froidz et pesans te portent tesmoignage  
Que je n'ay que le cœur, la voix et le visage,  
Et qu'entre les François mon esprit est absent.

Le sonnet XIII, «France, ma douce mère, hélas! je t'ay laissé» (f. 58 r) explique les raisons de son exil, la rhétorique du cœur (le mot revient deux fois), l'expression de la douleur le pousse à condamner la violence, la violence des mots et la violence des armes (le «glayve»). Il se défend – «onques je ne fus tel de fait ny de pensée» – des suspects...

(127) L. SOZZI, *Gli spazi dell'anima* cit., p. 83.

et condamne, au-dessus de la mêlée, la guerre: «Voiant jointe au cousteau la parolle de Dieu».

On assiste dans ces sonnets où le poète n'hésite à condamner «l'orage espais des raistres» à un glissement; le poète engagé dans l'histoire qui n'avait épargné ses flèches contre son maître poétique, «loin des malheurs j'habitois l'Angleterre» (sonnet VIII), assume une autre posture et dans les deux sonnets à de Vulcob, la satire oubliée, l'histoire en arrière-fond, il devient poète de la *vanitas* et annonce les octonaires de Zamariel<sup>128</sup>. Son malheur, sa peine sont le mal universel que l'homme éprouve, impossible à comprendre; le temps de l'histoire est trop rapide, pour comprendre ces nuits infinies, «les nuictz de paresse inhumaine», impossible comme combattre l'«inconstance du vent», «conter les ondes et l'areine».

Il n'y a rien à faire qu'attendre la mort:

Et, ainsi, de Vulcob, je suis désespéré.

Puisque de mes malheurs la delivrance est mise

Sur les vens et les eaux, qui n'ont rien d'assuré. (sonnet XIV, f. 58 v°)

*L'Adieu à la France Par I.G.* (f. 115), qu'il va publier en 1569 lorsqu'il est déjà à Turin dans un recueil réformé, le Tombeau pour Condé publié à Genève par Estienne, reprend la plupart des thèmes des sonnets anglais: l'exil (v. 32), les regrets (v. 44), «l'esperance vaine des mortels» (v. 8), la rime «vaine/paine» (assonances «aine»), le thème de l'ennui profond, mais encore et toujours ce

... ferme pensément

Que rien ne peut persister longuement,

En sentant ja ma vie presque estainte,

Ja finissant, je finiray ma plainte. (vv. 13-16)

Deux ans d'exil sont déjà passés. (v. 18, v. 25)

Mais ici l'histoire fait de nouveau irruption, la mort de Condé a ressuscité la colère et l'indignation: il accuse ce Néron indifférent aux malheurs de la France offensant «la foy, la loy, la police et la France» (v. 59). Il s'agit sans doute du cardinal de Guise («la royauté que les siens n'ont acquise», v. 63) alors que Charles IX a droit à une véritable absolution («pauvre prince inculpable», v. 103). Il dit adieu à son roi Charles IX:

Charles adieu, roy de maintes citez,

Prince innocent des infidelitez,

Qui vois (helas) maugré toy dechassée

La paix que tant tu avois caressée. (vv. 92-95)

La Muse indignée de Grévin frappe donc de nouveau le cruel ennemi, comme l'anonyme commentateur des *Remonstrances* de 1568 le fait dans les marges de l'exemplaire BnF. La Muse de Grévin, *Muse perfette*, poétique et scientifique, séduit par les *Hymnes* du maître renié, mais toujours imité même dans ces vers anglais, sait à la fois être une Muse sacrée (comme dans la magnifique *Ode des biens que les fideles obtiennent par Jesus Christ, par I. G.* dans laquelle le Christ transforme le noir péché des hommes en neige)<sup>129</sup>, une Muse élégiaque, amoureuse comme dans les deux sonnets adressés à

(128) Quatre octonaires de Chandieu sous le titre «Le monde passe et sa concupiscence» se trouvent dans le Ms. latin 8143, f. 100 r° et v°.

(129) Voir aussi l'Ode VI, un long développement en triades qui est une prière à Dieu.

Anne, mais aussi reprendre la baguette pour redonner sa voix à la Muse indignée défendant les pauvres et les persécutés.

Le dernier sonnet anglais (l'ordre est celui que Grévin (ou Vulcob) a donné aux sonnets anglais) reprend le thème du sonnet 2 de la *Gélodacrye*: *Qu'est-ce de ceste vie un public eschafault* où il orchestre le thème du monde comme théâtre déjà dans le sonnet 82 des *Regrets* et où il imite le *Discours* de Ronsard à Odet de Chatillon (éd. 1560, III, f. 209 v et V, 226, cf. Raymond, p. 302). Mais, ici, *La France est aujourd'huy le public eschaffaut*, la France remplace donc la vie et le monde, les acteurs ne sont plus les hommes jouant leur rôle, mais la protagoniste, nouvelle Didon, seule et furieuse sur le «public escharfaut», est la Discorde qui, «insolente et hardie», comme une héroïne de la Tragédie grecque, «joue à nostre malheur sa triste tragédie | où la fureur sanglante et la mort ne deffaut». Les étrangers (italiens, espagnols, anglais, allemands) en sont les spectateurs qui regardent «compiaciuti» et en profitent. Tous coupables, Anglais compris...

Grévin *gélodacryse* dans ce recueil anglais où la Muse indignée côtoie la Muse qui pense et repense – «je n'ay pour le jourd'huy qu'une longue pensée» – sur ces sentiers de l'exil, d'une ville l'autre, de Londres à Anvers, de Turin à Genève, de Turin à Rome et retour.

Ce qui est certain c'est que le *topos*: «la poésie n'est qu'un moment dans la vie de Jacques Grévin» longtemps répété<sup>130</sup> (par ex. par Marcel Raymond, p. 285) est faux. La Poésie comme pour son *alter ego*, le médecin-poète Nicandre qu'il traduit magnifiquement, est étroitement liée à la Science<sup>131</sup>.

La poésie qui charme la douleur de l'exil condense la vraie pensée de cet homme de science et de foi qui a été un grand poète. Clío, Euterpe, Talia, Melpomène s'allient à Uranie dans cette œuvre complexe qui a emprunté différentes voies et modalités poétiques. Il est frappant de lire le paratexte de son Nicandre écrit juste après son séjour anglais et publié en octobre 1567, quand il est déjà absent de l'atelier de Plantin. Il s'agit d'un dialogue entre le poète et la Muse, «jouet des fous», où il exorcise les tentations des poètes de son temps:

Les uns elle trouva songeants sur les louanges,  
Les autres abayans les biens de dieus étranges:  
Elle en veit quelques uns qui sans glaives pointus  
Se méloient au milieu des peuples combatus.  
Les autres qui sentans leur volonté trompee  
Se repentoynt d'avoir mis la main à l'épée. (f. 8 v°)

Il se situe «hors la troupe seduittte | Marchant par les sentiers du mocqueur Aberite [Democrite], | d'Hippocrate et Galen» (f. 8) et en médecin et poète à la poursuite de sa *Muse perfette* il chantera, «tirera au vif», l'univers entier:

Je tirerois au vif tout cela que nature  
Entumba dans la terre, tout ce qu'en la mer,  
Pour prendre accroissement, elle fit enfermer:  
Tout ce qui se nourrit sur les flancs de la terre:  
Tout ce qui est en l'aer et au ciel qui enserre.  
Sous un manteau commun, les animaux divers  
Citoyens du pourpris qu'on nomme l'Univers. (ff. 10 v°-11 r°)

(130) M. RAYMOND, *op. cit.*, p. 285.

(131) Cf. NICANDRE, *Œuvres. Les Thériaques*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, pp. 15-176.

Il s'agit d'un programme poétique où l'on voit tous les éléments du monde: métaux, poissons, animaux, oiseaux, astres «s'amasser comme des guerriers à l'encontre» du poète qui, nouvel Orphée, veut les charmer par ses vers. Ce magnifique art poétique séduira les poètes du ciel et de la terre, de La Boderie qui va publier, peu après, au Compas d'or, *l'Encyclye des secrets de l'éternité* dont les cercles non seulement englobent cette encyclopédie, mais imitent aussi la structure du dialogue entre la Muse et le poète de Peletier qui dans *La Savoye*, dédiée à Marguerite, se met à l'écoute de la voix de la Nature<sup>132</sup>.

Un programme qui doit lui avoir aussi ouvert les portes de la Cour de Savoie qui à ce moment-là rêvait de colliger dans son *Theatrum omnium disciplinarum* le monde entier.

Mais là c'est une autre page de sa vie qui s'ouvre mystérieuse et séduisante, que nous gardons secrète pour l'instant...

A l'histoire, cruelle comme «les bestes sans raison» combattant le long de la Tamise, aux rois meurtriers, le poète préférerait désormais les venins et les antidotes utiles, dit-il, dans ces temps empoisonnés<sup>133</sup>.

*À Lionello cette jonquille jaune de Senancour*

Il faisait sombre et un peu froid; j'étais abattu, je marchais parce que je ne pouvais rien faire. Je passai auprès de quelques fleurs posées sur un mur à hauteur d'appui. Une jonquille était fleurie. C'est la plus forte expression du désir: c'était le premier parfum de l'année. Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indicible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal fut tout entier dans moi: jamais je n'éprouvai quelque chose de plus grand, et de si instantané. Je ne saurais trouver quelle forme, quelle analogie, quel rapport secret a pu me faire voir dans cette fleur une beauté illimitée, l'expression, l'élégance, l'attitude d'une femme heureuse et simple dans toute la grâce et la splendeur de la saison d'aimer. Je ne concevrai point cette puissance, cette immensité que rien n'exprimera, cette forme que rien ne contiendra, cette idée d'un monde meilleur, que l'on sent et que la nature n'aurait pas fait; cette lueur céleste que nous croyons saisir, qui nous passionne, qui nous entraîne, et qui n'est qu'une ombre indiscernable, errante, égarée dans le ténébreux abîme<sup>134</sup>.

ROSANNA GORRIS CAMOS

(132) R. GORRIS CAMOS, «Je va et vien par volontaire fuite»: «La Savoye» en bleu, en vert, en noir. Un bouquet de fleurs de montagne pour Mimi, in *Textes au corps. Promenades et musardises sur les terres de*

*Marie Madeleine Fontaine*, Genève, Droz, 2015.

(133) NICANDRE, f. \* 4.

(134) E. PIVERT DE SENANCOUR, *Obermann*, Paris, Gallimard, 1984, lettre XXX, «Folio», p. 139.